

SYNTHÈSE

1^{ère} RENCONTRE NATIONALE
CULTURE ;
ARTS/TRAVAIL

VENDREDI 8 DÉCEMBRE 2017

Musée des arts et métiers, le Cnam
Paris

Cette publication fait suite à la 1ère rencontre nationale Culture: Arts/Travail qui s'est tenue le 8 décembre 2017 au Musée des arts et métiers de Paris.

SOMMAIRE

Pourquoi une plateforme Culture: Arts/Travail ? Où en est-on ? Origines, utilité, usages, attentes	7
Accueil <i>Yves WINKIN, directeur du Musée des arts et métiers</i>	7
D'une mission culture et monde du travail à une plateforme <i>Nicolas MONQUAUT, chargé de mission Culture/Travail, Ministère de la Culture</i>	7
Améliorer la visibilité des acteurs travaillant sur les rapports Culture/Art/Travail <i>Nicolas NAUDÉ, directeur de Travail & Culture [TEC/CRIAC]</i>	9
Culture: Arts/Travail, des enjeux pour aujourd'hui	11
<i>Christian RUBY, philosophe, enseignant à l'école des Beaux-Arts Talm</i> <i>Jean-Pierre BURDIN, Artravail-s</i>	
Au coeur de l'activité de travail Comment documenter l'activité de travail ?	16
<i>Stéphane LEGALL-VILIKER, réalisateur et intervenant en psychologie du travail [OU BIEN]</i>	
Le travail... C'est tout un monde ! L'exploration et la vision de l'Art	20
Le CCAS des industries électriques et gazières <i>Benoit LABOURDETTE, vidéaste</i> <i>Christophe VANHOUTTE, président de la commission Activités Culturelles de la CCAS</i>	20
L'exposition <i>Les meilleurs ouvriers de France</i> <i>Arnaud DUBOIS, anthropologue, commissaire de l'exposition « Les meilleurs ouvriers de France »</i>	22
Un délicat «dissensus» <i>Arnaud THEVAL, artiste</i>	25
Comment continuer ?	29
Quelles actions vers et avec le monde du travail ? <i>CE STMicroelectronics Crolles</i> <i>Filmer le Travail</i> <i>Les Musiques de la Boulangères</i> <i>Théâtre et Monde du Travail</i>	29
Quelle utilité et quels usages de la plateforme de ressources Culture: Arts/Travail ? Quelles attentes pour les prochaines rencontres ?	31

Pourquoi une plateforme Culture; Arts/Travail ? Où en est-on ?

Origines, utilité, usages, attentes

ACCUEIL

— Yves WINKIN

Directeur du Musée des arts et métiers

En 1794 l'abbé Grégoire fonde le Conservatoire National des arts et métiers [CNAM]. Le Musée des arts et métiers aura pour ambition d'exposer des machines dans le but d'initier les artisans à la révolution industrielle, sans préoccupation particulière de conservation des arts et des techniques. Progressivement, ce musée est devenu rétrospectif : il retrace désormais l'histoire des machines et des techniques, on y trouve aussi un peu d'histoire des sciences. Mais j'aimerais beaucoup que ce musée redevienne prospectif, qu'ici et là, il s'ouvre à des domaines nouveaux et qu'il ait la fonction de « tête chercheuse » qu'il avait au 18^e siècle. Pour cette raison, cette première rencontre nationale Culture : Arts/Travail est très importante pour l'établissement. C'est par un travail autour d'événements, de séminaires, de journées de réflexion, etc. que nous parviendrons à équilibrer progressivement la dimension prospective de ce musée et sa dimension rétrospective.

En matière de prospective, il manque dans ce musée la dimension du travail. En effet, les milliers d'objets et les machines y sont exposés « sans sueur », tel que me l'a dit le muséologue Daniel Jacobi pour pointer l'absence de la dimension des usages et des machines en fonctionnement. Or il importe désormais de prendre à bras-le-corps la thématique des objets insérés dans le travail. En effet, le CNAM ne peut plus ignorer que les arts et métiers sont en étroite relation avec toutes les modalités de travail – dont, actuellement, le travail numérique et à distance –, sans pour autant devenir un musée sur le travail.

La thématique de cette rencontre nationale – Culture : Arts/Travail – reprend ainsi les trois piliers sur lesquels le musée devrait reposer à l'avenir, bien qu'il ne dépende pas du ministère de la Culture mais de celui de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation. L'art, en effet, est une manière de représenter le travail. Le musée essaie d'initier d'ailleurs des résidences d'artistes et une galerie de photographies, et de correspondre à la définition de l'art de l'artiste franco-américain Robert Filliou : « *l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art* ».

D'UNE MISSION CULTURE ET MONDE DU TRAVAIL À UNE PLATEFORME

— Nicolas MONQUAUT

Chargé de mission Culture/Travail, Ministère de la Culture

Le ministère de la Culture est ravi d'être partenaire avec ceux qui agissent sur le champ du travail et de la culture, dont beaucoup répondant à l'invitation de TEC/CRIAC sont d'ailleurs présents ici. En effet, c'est cette association Travail et Culture, Centre de Recherche d'Innovation Artistique et Culturelle du monde du travail qui nous permet de nous rencontrer aujourd'hui pour échanger et réfléchir au développement de la plate-forme numérique de ressources Culture : Arts/Travail, qu'elle a initié et qu'elle porte. Comme vous le savez, l'objectif visé est de créer des

liens entre toutes les personnes qui réfléchissent à la question du travail dans son rapport au champ de la culture et de conjuguer leurs ressources.

À l'origine de ce projet, on trouve la mission « Culture et monde du travail » créée en 2011, au sein du Secrétariat Général du ministère de la Culture. L'intention de cette mission était de permettre aux politiques culturelles d'investir les territoires du travail, de favoriser l'émergence et la reconnaissance de la dimension culturelle et transformatrice du travail en tant que tel, de mettre en évidence la culture comme un élément de cohésion social au sein de l'entreprise, et inversement, le monde de l'entreprise comme lieu producteur de culture. Dans ce cadre, cette mission a réuni des acteurs très divers : artistes, associations, monde de l'entreprise, syndicalistes, comités d'entreprise [CE], sphères universitaires... La première année, les travaux ont porté sur la thématique « Filmer le travail » et ont abouti, entre autres, à la réalisation du film *C'est quoi ce travail ?* de Sébastien Jousse et Luc Joulé. À ce moment, la question s'est posée du lien entre les acteurs et les outils opérationnels et de ce qui pourrait réunir tous ceux qui travaillent et s'intéressent à la culture dans le monde du travail industriel. Ces réflexions se sont ainsi engagées et le monde du pouvoir politique a commencé à y être davantage sensibilisé.

En 2014, les ministères de la Culture et du Redressement productif ont noué un partenariat autour de la « Semaine de l'Industrie » qui s'est traduite notamment par la mise en place de résidences d'artistes en entreprise dans cinq régions pilotes [Limousin, Lorraine, Midi-Pyrénées, Rhône-Alpes et Provence-Alpes-Côte d'Azur]. L'opération « L'Entreprise à l'œuvre » a quant à elle consisté à présenter, sur les lieux de travail, des œuvres des collections nationales : une dizaine d'entreprises y ont participé. Un séminaire « art et mondes du travail » a ensuite été organisé par la Direction Générale de la Création Artistique au Conseil Economique, Social et Environnemental [CESE]. Il a donné lieu à la rédaction d'une charte *Art et mondes du travail* et à une nouvelle vague d'appels à projets pour la mise en place d'autres résidences d'artistes en entreprise. La *Semaine de l'Industrie* s'est traduite par la signature d'une convention cadre Culture-Tourisme en avril 2014, par le ministère de la Culture et les représentants de nombreux CE. D'autres initiatives s'en sont suivies au ministère en direction de ses propres agents et des personnels des entreprises sous-traitantes permettant à tous de mieux appréhender leur travail en lien avec la culture. Le ministère de la Culture accompagne par ailleurs la mise en place de projets comme, par exemple, un partenariat avec l'association Les Musiques de la Boulangère à travers la publication du journal *TRAVAILS*.

Tout ceci s'articule sur la loi, votée en juillet 2016 relative à la liberté de création, patrimoine et architecture qui a donné lieu, lors des débats parlementaires, à un amendement introduisant pour la première fois la question de la culture dans le monde du travail. C'est un point d'appui législatif en la matière, qui définit, pour la création artistique, un certain nombre de champs dans lesquels l'État et les collectivités ont des obligations [cf. art.3] : l'État, à travers ses services centraux et déconcentrés, les collectivités territoriales et leur groupement, ainsi que leurs Établissements publics, définissent et mettent en œuvre dans le respect des droits culturels des personnes, une politique en faveur de la création artistique, construite en concertation avec les acteurs de la création artistique. Cet article de la loi stipule que l'un des objectifs de cette politique est de « favoriser l'accès à la culture dans le monde du travail ».

Le ministère et TEC/CRIAC se sont attachés à cerner les besoins d'union des acteurs du champ de la culture, de l'art et du travail, et ont donc proposé la mise en place de la plate-forme numérique de ressources Culture : Arts/Travail. L'outil est maintenant ouvert mais reste en construction, d'où l'importance de cette journée pour la faire connaître, quelle vive et prenne son essor et dessiner les pistes de travail du futur.

Pour finir, je voudrais rendre hommage à Jack Ralite, l'une des personnes dont j'ai beaucoup appris sur les liens et l'alliance fertile entre les acteurs de la création et ceux du monde du travail.

AMÉLIORER LA VISIBILITÉ DES ACTEURS TRAVAILLANT SUR LES RAPPORTS CULTURE/ART/TRAVAIL

— Nicolas NAUDÉ

Directeur de Travail et Culture [TEC/CRIAC]

Je veux d'abord rappeler que cette rencontre a d'abord pour ambition d'être un temps de travail collectif autour des relations Culture, Arts et Travail. Un temps d'écoute, d'échanges, de débat, un temps pour interroger ces relations et construire de nouvelles pistes de réflexions et de projets communs pour le monde du travail dans toutes ses composantes. Notre ambition est donc de réunir les acteurs en respectant les singularités et différences de chacun et non de séparer et diviser.

« Créer de nouveaux commencements et ne pas consentir aux délitements et aux renoncements à l'heure où les relations entre le monde du travail et la sphère plus proprement culturelle se trouvent considérablement bouleversées » disions-nous dans le texte d'intention de cette journée...

C'est que les questions et les problématiques autour des liens et relations entre culture et travail semble avoir été déserté en apparence et seulement peut-être en apparence par les politiques publiques mais également, et c'est assez paradoxale, par les acteurs du monde du travail eux-même.

Cette double obscurité est assez surprenante à l'heure où le travail revêt pour la majorité de nos contemporains, qu'ils aient un emploi ou pas, une importance fondamentale. De nombreuses enquêtes nous apprennent que la plupart des français sont très attachés à leur travail. La peur de perdre son emploi ne suffirait probablement pas à expliquer cette tendance. Ces mêmes enquêtes nous apprennent que les français attendent beaucoup de leur travail. Ils veulent s'y accomplir, y exprimer leurs compétences et pouvoir être fiers de leur métier.

Toutefois la France continue de tenir sur la question du travail une place singulière en Europe, une place paradoxale. Les Français sont, à la fois, ceux qui accordent le plus d'importance à leur travail et ceux qui souhaitent le plus voir la place de celui-ci diminuer dans leur vie.

Dans ces conditions, penser, dans le débat social, les rapports entre le travail et la culture est loin d'être une évidence. Le travail est d'ailleurs plus souvent considéré comme un sujet social ou économique, plus rarement identifié comme un sujet de culture à part entière.

Pourtant le travail est potentiellement sujet et objet de culture. Certains travaux en sciences sociales nous apprennent qu'il est une composante essentielle de l'identité sociale des individus et occupe une place centrale dans leur vie.

Loin d'envisager le travail seulement dans sa dimension atrophiee, celle de l'emploi, ces recherches nous invitent à le regarder comme une activité humaine complexe, multiple et ambivalente. C'est à ce titre que le travail serait potentiellement producteur et source de culture.

Culture entendue comme l'exercice d'une activité mais aussi l'acquisition de savoirs et de savoirs-faire ou encore caractérisée par la pratique syndicale et civique et la transmission d'une mémoire sociale. Le travail serait également un acte productif, un acte de création par lequel l'homme transformerait la nature et transformerait sa propre nature.

Dans ce contexte, et seulement en apparence, le champ Culture : Art Travail reste dans une obscurité relative, en apparence seulement car si nous y portons un peu d'attention, si nous allons y voir d'un peu plus près, des initiatives existent, des projets sont élaborés et mis en œuvre par une diversité d'acteurs : comités d'établissement, entreprises, structures et institutions du champ professionnel de la création artistique, acteurs de la recherche en sciences sociales, associations, festivals, etc. Par ailleurs le ministère de la Culture impulse ou accompagne lui-même des initiatives et projets.

Cette dynamique reste pourtant peu connue et peu visible dans l'espace public et médiatique, peu visible et assez atomisée.

Cette Plate-forme Culture : Arts/Travail tente de répondre d'abord à cette nécessité de mise en visibilité des projets et actions de cette diversité d'acteurs et souhaite favoriser dans le même temps la connaissance de leurs initiatives mais également leur reconnaissance mutuelle.

Il faut rappeler ici que les préoccupations relatives aux questions qui nous occupent aujourd'hui sont déjà anciennes

et évidemment non exclusives.

Pour mémoire, des initiatives culturelles et artistiques [rencontres, rapports, groupes de travail, etc.] issues du monde du Travail ou s'inscrivant dans l'entreprise sont nombreuses, quelles soient à l'initiative du ministère de la Culture ou à celle des acteurs eux-mêmes.

Cette histoire est longue et cette journée ainsi que la plate-forme de ressources Culture : Arts/Travail s'inscrivent dans différentes dynamiques. Parmi celles-ci figurent la dynamique initiée par le ministère de la Culture, et plus particulièrement les rencontres « Culture et Travail » qu'il a organisées en 1985 au Havre - j'en profite pour rendre un hommage à Georges Rosevègue qui fut directeur de la Maison de la culture du Havre et agent du ministère de la Culture et qui nous a quitté très récemment. Dans les années 2000, le ministère avait également constitué un groupe de réflexion sur les thèmes de « Culture et monde du travail », rassemblant des représentants des organisations syndicales confédérées, des CE ou des organismes s'y apparentant ainsi que des directions du ministère de la Culture et du Travail de l'époque. Cette rencontre avait donné lieu au rapport Goulois, du nom de son auteur, qu'il est encore possible de se procurer.

Du côté des acteurs, des initiatives ont également été menées. Par exemple, en 2001, le Centre de Culture Populaire de Saint-Nazaire [CPP] et TEC/CRIAC ont organisé les rencontres nationales « Culture et monde du travail », dont les actes sont disponibles aux éditions L'Harmattan. Plus récemment, à l'occasion de ses 50 ans en 2013, ce même CPP de Saint-Nazaire a organisé le colloque « Art et Travail - culture en entreprise : nouveaux horizons ».

Le groupe de réflexion « Culture et monde du travail » déjà évoqué par Nicolas Monquaut a quant à lui donné lieu à la mise en place de nombreux projets. Je citerai notamment l'exposition [Be]au Boulot ! à la Maison des Métallos [Paris 11e], organisée par l'association Un sourire de toi et j'quitte ma mère. Cette association a été dirigée par Patricia Perdrizet, disparue en début d'année 2017 et dont les projets artistiques et culturels vers et sur le monde du travail ont contribué à alimenter à leur façon les dynamiques actuelles.

La création de la plate-forme numérique de ressources Culture : Arts/Travail prolonge toutes ces dynamiques engagées cette dernière décennie. Au-delà de la connaissance et de la reconnaissance des acteurs mobilisés sur le développement de nouveaux rapports entre la culture, l'art et le travail les objectifs sont à l'échelle nationale, de mettre en visibilité la diversité et la richesse des projets développés, de croiser réflexions et expériences, de contribuer à l'accompagnement et à la formation des acteurs dans l'élaboration de leurs projets et la qualification de leurs démarches, de permettre l'émergence à terme d'actions novatrices de développement culturel artistique avec les acteurs du monde du travail, et enfin de faire progresser la réflexion collective avec l'ensemble des acteurs du champ de la culture, de l'art et du travail.

Culture; Arts/Travail, des enjeux pour aujourd'hui

— Jean-Pierre BURDIN

Consultant Artravail-s

Je voudrais prendre le relai de Nicolas Monquaut et de Nicolas Naudé à l'instant, et revenir à mon tour sur leurs hommages à Jack Ralite, à Georges Rosevègue et à Patricia Perdrizet. Georges et Patricia étaient des amis et des complices. J'aimerais associer à eux le nom de Michel Verret, philosophe et sociologue très engagé sur les questions qui nous occupent et qui est décédé ces derniers jours. Quatre personnes, quatre amis récemment disparus à qui nous devons beaucoup. Le but de cette première séquence de réflexion est d'identifier les enjeux et les défis pour aujourd'hui de cette relation entre culture, art et travail. Pour cela, nous avons pensé à Christian Ruby, philosophe. Je le laisse se présenter et ouvrir notre réflexion.

— Christian RUBY

Philosophe, enseignant à l'École des Beaux-Arts Talm [Tours]

L'objet de notre réflexion est l'articulation entre des pratiques différentes – le travail, la culture – sans que celles-ci s'instrumentalisent mutuellement. Mon travail, en effet, se fonde sur le constat de la fragilisation de cette articulation par certaines transformations et « idées » actuelles. Il nous faut bien prendre à bras-le-corps la réalité de ce constat. Surtout si l'on souhaite, comme nous le voulons, que ces articulations nouvelles s'inscrivent dans une perspective d'émancipation dont la dynamique serait ainsi reconstruite et renouvelée.

Je viens de publier une série de travaux qui portent sur les politiques de la culture et plus précisément sur les arts d'exposition, c'est-à-dire des arts qui s'adressent, de manière indéterminée, à tous. Ces travaux débouchent sur une critique de la politique culturelle, que je distingue des politiques de la culture, celle de l'État. Cette réflexion s'inscrit dans un contexte, dont j'aimerais que l'on s'extraie, qui est celui d'imprécateurs de la culture. Une posture, toute une conception crépusculaire de la culture dans laquelle le passé serait l'avenir des jeunes générations – alors que c'est à ces dernières de créer leur propre futur. En 2018, nous verrons les premiers étudiants nés au 21e siècle entrer à l'université, et nous aurons certainement à revoir nos conceptions de l'émancipation, de la culture et du lien entre travail et culture.

Cette série de travaux que j'ai réalisés – et que je souhaite mettre ici en parallèle de vos préoccupations – m'a conduit à réinterroger la question du spectateur, de la spectatrice. De sa place, de la conception que nous en avons. Une question qui peut paraître apparemment éloignée du champ du travail et de la culture mais que l'on peut prendre pour un indice des évolutions en cours au sein du champ de notre réflexion d'aujourd'hui : travail, culture, arts.

En effet, dans les travaux artistiques, il n'est plus tant question du spectateur, que de celle du participant, de l'activateur ou encore du « viveur ». Cette nouvelle architecture du discours sur les arts, dans les travaux d'artistes ou dans certains types d'institutions, pose la question de la démocratie, dont l'un des moteurs est le public. On s'interroge sur la constitution de la notion de spectateur et sur la manière dont elle s'est insérée dans la construction de la sphère de la culture à partir du 18e siècle – construction qui englobe une référence anthropologique au travail et à la main de l'humain – jusqu'à sa déstructuration aujourd'hui. Il faut penser le spectateur en termes de processus et de trajectoire et non en termes de quantités, comme on le fait généralement : les références faites au public font presque exclusivement appel à des quantités et des jauges et cela présuppose que le public existerait. Or nous ne naissons pas spectateur, nous ne sommes pas spectateur mais nous nous refaisons spectateurs au droit de chaque œuvre, quotidiennement. Le public comme tel non plus n'existe pas : il se fait et se défait en permanence. Il faut accepter le fait que travailler dans le domaine culturel, c'est travailler dans le « re- » [recommencer...].

Dans mon ouvrage intitulé *L'Abécédaire des arts et de la culture*, je n'ai pas écrit les phrases qui correspondent aux problèmes de la culture : c'est au lecteur de formuler ses propres réflexions à partir des notions qui y sont abordées et qui, à chaque fois, renvoient à d'autres notions. Mon autre ouvrage, *Devenir spectateur ? Invention et mutation du public culturel* décrit comment on se façonne spectateur.

Simultanément, l'université de Lorraine a lancé la construction d'un « publictionnaire » qui propose des discussions sur diverses notions, dans l'idée que le problème central aujourd'hui est de repenser l'émancipation, sans jamais céder de terrain aux conceptions crépusculaires de la culture et surtout sans jamais traiter la culture, le spectateur et le public comme une évidence.

Intervention de la salle

Que vous inspire le paradoxe d'avoir inscrit les droits culturels dans la loi portant sur la Nouvelle organisation territoriale de la République [NOTRe] ? Laquelle rend quasiment facultative la question de la culture – les collectivités assument en effet prioritairement leurs compétences obligatoires.

Christian RUBY

Comme membre de l'Observatoire de la liberté de création, j'ai suivi les discussions autour de la Loi relative à la liberté de la création, à l'architecture et au patrimoine et de la loi NOTRe. Je considère qu'il ne faut pas penser la culture qu'au travers de l'armature de l'État et du droit. J'ai travaillé sur les politiques de la culture, et non sur les politiques culturelles. Parmi les possibilités d'approches de la culture [anthropologiques, philosophiques, éthiques...], j'ai dû faire des choix : j'ai refusé de référer la culture au ministère de la Culture et à des objets culturels [ce que font pourtant la plupart des discours sur la culture]. Si je devais donner ma propre définition de la culture, je dirais qu'elle est l'ensemble des exercices et des trajectoires au travers desquels les hommes et les femmes apprennent à tenir debout en toutes circonstances, sans référence à des objets culturels.

Dans les années 1980, j'ai participé à la création de la Maison du Rhône, un lieu qui accueillait le travail d'artistes, non pas sur des objets mais sur des processus. Là, les artistes rencontraient des anthropologues, des ethnologues, des sociologues, des philosophes, des juristes, etc. pour se confronter autour des questions du travail artistique. Cela concernait à la fois le travail et la sphère de la culture. J'ai aussi travaillé, avec l'artiste américaine Mierle Laderman Ukelès, avec les agents municipaux de Givors, avec l'artiste Arnaud Théval, avec le vidéaste Nikolas Chasser Skillbeck à Tours, etc.

Je suis loin d'être indifférent au rapport entre la culture et les lois que vous avez évoquées, d'autant que, lors de l'élaboration de la loi relative à la liberté de création, à l'architecture et au patrimoine, je suis intervenu, avec l'Observatoire de la liberté de création, pour réclamer qu'à côté de la liberté de création désormais assurée par l'État, la loi traite la question de la diffusion de la création.

Intervention de la salle

De votre point de vue, quels éléments constitueront la culture des étudiants du 21^e siècle ?

Intervention de la salle

Les étudiants du 21^e siècle ne sont pas uniquement touchés par un problème de référence à la culture. Il faut y associer la question du travail qui elle aussi évolue. Tant que nous étions dans la grande narration du récit de la culture qui associait travail et culture, la question du travail était vécue de manière positive. Mais ce récit est en échec et, aujourd'hui, la question du travail est encore connotée très négativement. Dans les discours, on est passé de la glorification du travail à un récit focalisé sur la question de la souffrance au travail. La multiplication de ces discours interroge forcément les jeunes générations dont beaucoup désirent échapper à la sphère du travail – essentiellement industriel et salarié – au profit du travail artistique. Cet usage des mots est problématique et il faut s'en préoccuper pour parler du travail autrement.

Intervention de la salle

Je n'ai pas compris vos propos. Personnellement, je m'interroge sur cette question du travail et sur la question de la production de la culture dans les lieux de travail : comment faire pour qu'émerge une espèce de communauté autour de la question du travail, une question qui concerne tout le monde ?

Christian RUBY

Nous avons jugé intéressant que je commence par parler de mon travail, mais nous allons continuer par d'autres biais. Ce qui nous rapproche, c'est un problème qui me paraît très important : celui du passage de l'oeuvre à « faire oeuvre ». Et si j'ai choisi de travailler avec des artistes du processus et non pas des artistes de l'objet, c'est bien parce qu'à l'horizon de mon travail, il y a cette question du passage de l'oeuvre à faire oeuvre ensemble.

Intervention de la salle

On observe un glissement du sens de certains mots, à l'instar des mots « populaires » et « populistes ». Pendant longtemps, il a existé un prix de peinture populiste, que mon père avait remporté dans les années 1970, mais dont je n'oserais plus me vanter aujourd'hui compte tenu de la connotation du terme.

Christian RUBY

Il est possible d'adopter trois attitudes face aux mutations du terme « populiste ». On peut considérer tout d'abord que l'utilisation actuelle est un faux usage : on peut abandonner le mot et en utiliser un autre ; enfin on peut choisir de retravailler le mot afin de surmonter un discours dominant. Cela vaut pour de très nombreux mots. Habituellement, je ne m'oppose pas au fait d'abandonner un terme au profit d'un changement de structure ou de mentalité dans la société actuelle. Mais je réagirais autrement en ce qui concerne le terme « populiste », car on ne cesse de glisser de populiste à peuple et l'on voit émerger une confusion un peu terrifiante dans laquelle on considère que, parce qu'un discours parle du peuple, il est populiste, ou inversement. Reste que toutes les personnes qui, parce qu'elles parlent du peuple, se présentent comme étant le peuple sont éminemment fautives.

Jean-Pierre BURDIN

Que se passe-t-il dans le lieu de travail en ce qui concerne la culture ? Qu'est-ce qui a changé dans le monde du travail de ce point de vue ? Il me semble que le discours sur la souffrance au travail, qui reflète bien une réalité, occulte les possibilités de réaction des personnes et nous prive ainsi d'une puissance d'agir. « Rester » sur la souffrance paralyse. Comme disait Ralite justement, il faut cesser de se plaindre pour porter plainte ! Lorsque Christian Ruby, vous vous intéressez au processus en tant qu'oeuvre il me semble que cela nous renvoie à nos propres expériences de travail et aussi aux démarches artistiques mises en oeuvre au travail, du moins telles qu'elles devraient l'être ! Que met-on en oeuvre lorsqu'on parle de culture, plus précisément de résidence artistique dans l'entreprise : est-ce qu'on expose des oeuvres dans l'entreprise [des objets terminés] ou est-ce que l'on construit des processus d'émancipation dans lesquels s'inscrit l'objet ?

Intervention de la salle

En tant que documentariste, j'ai beaucoup de mal à être spectateur du travail. Il est en fait presque impossible d'être spectateur du travail, c'est-à-dire d'assister au travail qui est en train d'être fait et d'essayer de créer un regard subjectif sur ce que je vois pour le transmettre, que ce soit au travers d'une oeuvre ou d'un processus. Or, si l'on n'est pas spectateur ou « spect'acteur » du travail, on ne peut pas le réfléchir ni le transformer. Et on laisse cela aux entreprises qui ont décidé, de manière totalitaire, qu'aucun processus culturel ne pouvait plus se produire et qu'aucun spectateur ne pouvait assister au travail, sans leur entremise et sans l'acculturation qui est celle de la communication de l'entreprise. [Sébastien JOUSSE, réalisateur]

Intervention de la salle

Dans la sphère du travail, le besoin d'articulation ressenti est plutôt du côté de ceux qui font l'art et la culture, et non de ceux qui font le travail [les entreprises, les travailleurs...]. Je n'ai jamais réussi à faire entrer des pratiques culturelles et artistiques dans ce monde. C'est l'entreprise qui décide si elle fait entrer ou non ces acteurs dans son univers. En termes juridiques, la loi relative à la création, à l'architecture et au patrimoine donne-t-elle à l'entreprise la responsabilité de s'interroger sur les pratiques du travail en matière culturelle et artistique ? Si oui, quels problèmes le fait de recevoir cette culture au sein de l'entreprise, posent-ils à l'employé dans sa pratique quotidienne du travail ?

Intervention de la salle

Certains CE font un travail culturel. On considère l'art et la culture comme étant dissociés du monde du travail. Pourtant les artistes sont aussi des travailleurs. De plus, ce sont des personnes qui ont un métier. S'agissant de la souffrance au travail, je pense qu'elle provient aussi du fait que la plupart des travailleurs, aujourd'hui, sont dépossédés de leur métier.

Jean-Pierre BURDIN

Le terme de métier évolue lui aussi.

Christian RUBY

Il ne faut pas que nous nous focalisions sur la notion de spectateur. Mon propos se voulait simplement de permettre le lien entre mon travail et vos/nos réflexions d'aujourd'hui. Toutefois voyons bien que nous ne sommes pas, ici, des spectateurs passifs puisque nous sommes là pour travailler, réfléchir ensemble. Actifs donc.

La question de l'exposition des œuvres est quant à elle centrale. Participant à un colloque sur la question de l'exposition d'œuvres d'art dans des lieux d'enfermement, j'ai entendu le représentant d'une grande institution culturelle dire « c'est facile de répondre à cette question, il suffit de présenter la Victoire de Samothrace au milieu d'une prison » : une telle démocratisation culturelle est caricaturale, c'est sot et disons révoltant ! De même, je trouve insupportable de voir les institutions culturelles penser en termes d'œuvres *pour* « un certain public-cible », une tranche d'âge, etc.

De même je suis assez incapable de parler du monde du travail en tant que tel ! Il m'échappe ! En revanche, l'idée de travail, d'explorer le travail concret, son activité comme son concept me paraît décisive. Il faut aussi s'interroger sur l'idée du travail que se font les personnes qui décident de travailler artistiquement dans une entreprise : au nom de quoi font-elles ce travail artistique dans l'entreprise, comment, avec quelle légitimité, etc. ? Il faut se poser ces questions, d'autant plus que nous ne cessons de nous référer à des modèles qui sont passés et probablement dépassés en la matière - c'est d'ailleurs pour cela que toute une partie de la réflexion sur le travail du côté artistique se replie du côté du patrimoine de façon étroite.

Soulignons qu'il y a toujours eu des rapports entre travail et culture dans ce que j'appelle « le grand récit de l'histoire moderne ». Il faut savoir que travail et culture procèdent du même récit et que l'histoire de leur séparation est postérieure à ce récit : c'est l'histoire de l'exaltation, depuis les Lumières, de l'idée d'un travail humain qui serait de plus en plus éclairé et qui ferait passer l'humanité du moment de la main, au moment de la culture. Le travail est donc absolument central dans ce récit. Dans la version marxiste de ce dernier, la culture est dominée par le travail. Elle apparaît donc comme secondaire et pourtant comme idolâtrée. Walter Benjamin, philosophe de la première moitié du 20^e siècle, tout en étant marxiste, rééquilibre dialectiquement les rapports entre travail et culture : il existe non seulement des rapports entre travail et culture, mais aussi une solidarité du travail, une culture du travail, etc. Et même si, dans un ensemble de théories, le travail est réputé « aliéné » et la culture est réputée « de classe », les deux font partie de ce même récit d'un avenir radieux. Ces grands récits ont perdu de leur crédibilité et l'on est obligé de réviser totalement nos perspectives et l'idée que l'on se fait du travail - c'est ce que font les thèses sur l'illusion de

la valeur travail, les théories du transhumanisme, etc. Le problème est que cela aboutit à l'idée et à la réalité que le travail ne fait plus monde commun dans les sociétés d'aujourd'hui, que la communauté que nous formons est vidée, privée de ses points d'appui et de ses références auxquels s'est substitué massivement le récit sur la souffrance au travail. Or ce dernier pèse considérablement sur les jeunes générations qui veulent échapper, à tout prix, à un travail industriel qu'ils ne connaissent pas, ou mal. Nous devons prendre cette réalité à bras-le-corps, et comprendre qu'il n'est pas décent de laisser croire que la seule perspective qui puisse aujourd'hui se substituer à ce rapport entre travail et culture soit l'échappatoire du religieux.

J'ajoute que, plus la culture est déconnectée du travail, de la politique et de l'histoire, plus elle est instrumentalisée selon l'idée qu'elle pourrait sauver le monde. La culture et les arts ne sauvent rien. En revanche, nous devons les articuler avec les autres champs. Le travail ne doit plus être l'unique source de la solidarité. Il faut investir cette nouvelle période qui s'offre à nous, en nous interrogeant sur ce que doit être aujourd'hui l'articulation entre travail et culture. Le fait que la culture du travail puisse changer de nature est extrêmement positif, à condition qu'on prenne en main cette évolution.

Jean-Pierre BURDIN

Parler de l'art, c'est parler du sensible. Et dire que l'on est en souffrance au travail, c'est trop court : il faut s'interroger sur la façon dont on peut renouer avec le sensible dans le travail et retrouver de la puissance d'agir dans le travail. Une approche artistique peut-elle documenter le travail, nous aider à reprendre la main sur notre travail ? *Au cœur de l'activité de travail. Comment documenter l'activité de travail ?* Écoutons Stéphane LEGALL-VILIKER.

Au coeur de l'activité de travail

Comment documenter l'activité de travail ?

AU FIL DE L'EAU,

une résidence de Stéphane LEGALL-VILIKER avec le CE de Général Electric Grenoble

— Stéphane LEGALL-VILIKER

Réalisateur et intervenant en psychologie du travail [OU BIEN]

Je remercie Travail & Culture de faire naître la plate-forme Culture : Arts/Travail, car il est important de se réunir autour de l'idée que la culture doit s'alimenter des réalités concrètes et le travail des regards posés sur lui.

Pendant longtemps, le sujet du travail a été évacué parce que l'on préférerait parler de la beauté du monde. Pourtant, la beauté du monde est aussi dans le travail, dans ce « drame humain », tel que le désignait Louis Le Guillant, fait d'alliances, de gestes partagés, de conflits, de relations au sein d'organisations du travail façonnées par les hommes, etc. La scène du travail est un terrain fertile au récit, qui raconte la vraie vie.

Dans le cinéma, la culture et le travail ont toujours été liés. Le cinéma est consubstantiel au regard sur le travail, comme le montrent différents travaux : l'invention et l'utilisation de la chronophotographie pour filmer le mouvement par Étienne-Jules Marey [1893], le film du corps en travail par Eadweard Muybridge [1895], et le film *La sortie de l'usine Lumière à Lyon* de Louis Lumière [1895]. Ces travaux, qui sont les premiers pas du cinéma, sont aussi précurseurs de la représentation du travail. Représenter le travail – le mien et celui des autres –, c'est aussi ce que je m'emploie à faire, avec des films, des photographies et des enregistrements sonores.

Au fil des années, j'ai été successivement ou parallèlement réalisateur, journaliste, photographe, ingénieur du son et producteur. Et c'est à partir de l'observation de la diversité de mes propres activités que j'ai développé un intérêt pour le travail des autres. Actuellement, j'interroge plus particulièrement ce rapport au travail à travers différentes œuvres, et la manière dont il est fait [seul, avec d'autres...]. L'objectif des œuvres produites est qu'à travers elles, les gens discutent ensemble du travail, le questionnent et en débattent. L'art est à la fois un pas de côté face au réel parfois oppressant, qui amène à fuir la pensée : mais aussi un point de départ, qui peut devenir le point de circulation d'une réflexion individuelle et collective, avec une visée transformatrice. À la suite d'Yves Clot, titulaire de la chaire de psychologie du travail au CNAM, je fais l'hypothèse que les représentations offrent des instruments qui permettent d'instruire les désaccords sur la manière de faire son travail. La philosophe Chantal Mouffe, dans *L'illusion du consensus*, parlerait quant à elle de ce besoin impérieux d'espace agonistique, d'espace de confrontation démocratique pour affronter le réel de nos différences.

La démarche de l'association OU BIEN consiste à documenter le travail avec le son, l'image et la parole, et le plus souvent avec ceux qui travaillent, pour en faire quelque chose. Souvent, se construit d'ailleurs une relation singulière entre l'œuvre dans laquelle des travailleurs sont représentés et, les travailleurs eux-mêmes qui voient l'œuvre et en discutent entre eux. Aujourd'hui, nous vous présentons deux de nos réalisations qui traduisent deux idées principales. La première est de tenter de rendre visible quelques éléments de l'écart existant entre le travail prescrit et le travail réel – c'est-à-dire ce que met en œuvre le professionnel pour accomplir sa tâche et qui n'est jamais prévu par l'organisation. La deuxième est de mettre en évidence des formes de travail et d'organisation qui ont des répercussions physiques et psychiques importantes sur les individus et les collectifs, comme il en est des organisations matricielles qui rendent de plus en plus difficiles les collectifs et les liens entre les gens.

Pour illustrer notre démarche, qui consiste à documenter le travail pour en faire quelque chose, je souhaite vous présenter quelques éléments de notre création *Au fil de l'eau*. Il s'agit d'une intervention photographique et sonore que nous avons réalisée chez Alstom, devenu General Electric, à Grenoble. Cet établissement fait actuellement

l'objet d'un plan de sauvegarde de l'emploi qui prévoit 350 licenciements secs. Pendant trois ans, j'ai accompagné ce site qui conçoit et fabrique des équipements hydrauliques pour constituer des barrages dans le monde entier. Pendant tout ce temps, le projet de rachat par General Electric était dans les pensées des salariés. J'ai observé, photographié et enregistré la vie au travail au quotidien. Avec le matériel recueilli, j'ai réalisé l'exposition *Au fil de l'eau*, qui a été installée dans les différents bâtiments de l'entreprise et visitée par presque la moitié des salariés dans le cadre de groupes organisés. Avec les élus et l'animatrice culturelle du groupe, j'ai également animé des discussions avec les salariés.

Ce projet a été réalisé à l'initiative du Comité d'Établissement, sous la houlette des élus et grâce à l'animatrice culturelle de l'entreprise, Colette Couédé, qui est parmi nous d'ailleurs, qui a réussi à convaincre qu'un CE ne peut se contenter de délivrer des tickets de cinéma ou de théâtre moins chers.

Ce travail a poursuivi deux objectifs. Le premier objectif consistait à faire émerger, à partir d'une œuvre sur l'activité concrète des salariés, de nouvelles modalités de dialogue entre les élus, les salariés et les instances de direction sur les conditions de travail. L'art est ainsi venu au service de l'examen du travail concret, souvent impensé des organisations tel que le rappelle Bruno Trentin dans son livre *la Cité du travail : la gauche et la crise du fordisme* [1997]. Le second objectif était que les salariés contribuent à l'œuvre et que, par cette intervention artistique, chaque salarié puisse se situer et comprendre comment le travail nous construit.

L'exposition comptait six installations photographiques et sonores. Le titre de l'une d'elles, *Normalement, c'est comme ça*, est tiré d'une conversation avec un salarié qui a commencé par décrire son activité telle qu'elle devait « normalement » s'exercer et non telle qu'elle se déroulait réellement, exprimant l'écart entre le travail prescrit et le travail réel. Un livret a été créé sur l'exposition, à la Une duquel figure la photographie d'un homme de dos : celle-ci a suscité une réflexion de la part d'un cadre de l'entreprise qui a indiqué qu'il n'irait pas voir « cette exposition qui montre que l'on ne fout rien ». Cette réflexion traduit à la fois l'injonction faite aux salariés de l'entreprise de se montrer toujours occupés et la difficulté de penser le travail.

L'exposition a été l'occasion de discussions importantes entre les salariés et leur hiérarchie. Elle ne leur a rien appris de nouveau, mais elle leur a permis de se donner le droit au regard sur le travail.

Une belle courbe, une autre façon de restituer le travail est de l'aborder par l'histoire. À partir du fonds d'archives de General Electric, nous avons ainsi réalisé une série de trois petits films, intitulée *Un bel ouvrage*, qui met en scène des savoir-faire actuels des professionnels d'aujourd'hui, étayés par la profondeur du passé. Je vous en présente un épisode, *Une belle courbe*, qui essaie de restituer l'épaisseur historique du travail d'ingénieur.

Dans le contexte actuel du plan de sauvegarde de l'emploi, les instances représentatives du personnel se sont emparées de ces films comme d'un instrument de discussion et de mise en regard de leur activité de travail auprès de leurs interlocuteurs [syndicalistes, pouvoirs publics, ministères, journalistes, etc.]. Dans ce film, les cadres décrivent et représentent le travail différemment de ce qu'on entend habituellement dans les ateliers. Il est aussi important de montrer cette population.

Intervention de la salle

La première réalisation que vous nous avez présentée est essentiellement constituée d'enregistrements sonores. J'ai moi-même réalisé ce genre de travail chez EDF et j'ai remarqué qu'il était beaucoup plus difficile et délicat de faire parler des personnes devant une caméra que devant un petit enregistreur audio : l'appareil de prise de son est vite oublié, les propos sont spontanés, il n'y a plus d'autocensure et les individus développent une pensée critique. La seconde réalisation que vous nous avez présentée et qui est constituée de vidéos me semble plus lisse, plus léchée, moins critique... En tout état de cause – et c'est là que je rejoins la question de la culture –, notre civilisation occidentale est très fondée sur l'image : le son véhicule un rapport à l'espace et à l'imaginaire culturellement différent de l'image.

Stéphane LEGALL-VILIKER

Les choix de l'image ou du son ne sont pas tactiques. Pour la réalisation d'*Au fil de l'eau*, j'enregistrais et photographiais les salariés. À l'issue des choix réalisés de photographies et de sons, je les faisais valider par les personnes interrogées afin de m'assurer qu'elles assumaient leurs idées. Et à côté des photographies, leur nom apparaissait. La parole n'était pas cachée, mais publique, pour parler concrètement du travail.

Intervention de la salle

Le film aurait-il eu la même allure s'il avait été réalisé après le plan de sauvegarde de l'entreprise ? Aurait-il même pu être réalisé ?

Stéphane LEGALL-VILIKER

Le film aurait été réalisé, mais il n'aurait probablement pas la même allure. Indépendamment de la conjoncture, les individus, ouvriers ou ingénieurs, sont attachés à avoir une mémoire du travail : ils ne se contentent pas d'en avoir une pensée critique. L'entreprise, elle, ne fait pas cet effort de mémoire, la preuve en est l'état de son fonds d'archive.

— Colette COUÉDÉ

Commission culturelle du Comité d'établissement de Général Electric

Le film a été réalisé au mois de mai, et le plan a été annoncé au mois de juillet – il est certain que certains propos n'auraient pas été tenus à ce moment-là. Les salariés et la commission culturelle sont très fiers des films réalisés. Pour nous, il était important de confier ce travail à Stéphane Le Gall-Viliker qui connaissait très bien l'entreprise.

Stéphane LEGALL-VILIKER

Certains propos des salariés disaient implicitement les projets industriels voulus pour General Electric, mais pas énoncés par la direction.

Colette COUÉDÉ

La direction de l'entreprise a visité l'exposition et, à cette occasion, a entendu quelques paroles qu'elle a suscitées. Le travail de Stéphane a permis de rendre compte à la direction de problématiques vécues dans l'entreprise d'une autre manière.

Intervention de la salle

En disant que la direction n'avait pas ces projets industriels, voulais-tu dire que le projet de l'entreprise était plutôt financier ?

Stéphane LEGALL-VILIKER

Je ne sais pas si les salariés ont connaissance du projet financier de l'entreprise, mais l'on sentait, dans leurs témoignages, l'idée d'un certain projet industriel. En tout état de cause, il était important, pour moi, de permettre à ces salariés de dire ce qu'ils pensaient de leur travail, du travail et du projet de l'entreprise.

Colette COUÉDÉ

Chez General Electric, la majorité des salariés sont jeunes et beaucoup d'entre eux participent à la bataille aux côtés des organisations syndicales. Ils n'ont certes pas connu la guerre, mais ils vivent la guerre économique.

Jean-Pierre BURDIN

Les films de Stéphane montrent toujours la pensée au travail. Ces images sont très parlantes : elles montrent la tension et l'attention des salariés, l'élaboration de leur pensée au travail. C'est une bonne chose de recueillir ou plutôt de cueillir la parole des salariés sur le travail, car c'est en pensant le travail que l'on peut ouvrir des perspectives de développement industriel notamment, et ce sont les salariés, leurs collectifs eux-mêmes qui portent l'avenir.

Le travail... C'est tout un monde !

L'exploration et la vision de l'Art

Nicolas NAUDÉ

Au cours de cette seconde table ronde, nous entendrons trois expériences sur la façon dont l'art et les sciences sociales traitent du monde du travail. Tout d'abord, Benoît Labourdette, vidéaste, nous présentera, dans une vidéo, la démarche qu'il a menée avec la Caisse Centrale d'Activités Sociales du personnel des industries électriques et gazières [CCAS] sur la question du travail. Ensuite, Arnaud Dubois, anthropologue, parlera de la relation entre technique et esthétique à partir de l'exposition *Les Meilleurs ouvriers de France*. Enfin, Arnaud Théval, artiste, abordera la façon dont l'artiste interroge les dispositifs institutionnels du monde du travail.

LA CCAS DES INDUSTRIES ÉLECTRIQUES ET GAZIÈRES

Diffusion de l'intervention filmée

— Benoît LABOURDETTE

Vidéaste

Je suis cinéaste et j'ai toujours eu à cœur de montrer mes films en organisant des événements culturels autour du cinéma. En 2005, j'ai fondé le festival *Pocket films* avec le Forum des images, consacré à la création de films avec un téléphone mobile. Aujourd'hui, nous avons tous une caméra sur nos téléphones mobiles, donc à portée de main. Le téléphone portable est l'un de ces objets techniques qui a changé nos modes de vie, et la présence de la caméra dans ces téléphones fait que tout un chacun peut produire des images et les transmettre instantanément. En tant qu'artiste, je me positionne dans une réflexion sur les médias avec le souci d'accompagner l'émergence des nouvelles technologies de démarches culturelles. Il me semble très important d'utiliser ces objets techniques tels que le téléphone portable comme des outils d'expression, parce que l'expression de soi et de sa subjectivité est cruciale pour l'humain. Dans le domaine de la création artistique, il y a les pratiques professionnelles et les pratiques amateurs, mais les unes ne sont pas plus importantes que les autres. Comme l'a dit le sémiologue Roger Odin dès les années 1980, les deux types de création n'ont pas la même fonction : les premières sont faites pour nous divertir, pour faire de la propagande, etc. alors que les secondes participent à la construction de notre identité. À l'instar des ateliers d'écriture qui permettent à des amateurs d'écrire parfois des poèmes d'une grande valeur, des formes d'ateliers pourraient être proposées pour apprendre à des amateurs à créer des films avec un téléphone portable.

En 2017, j'ai été sollicité par la CCAS pour mener des interviews et faire s'exprimer des agents du secteur de l'énergie sur la thématique du travail. Je trouve que la forme de l'interview est assez banale et n'aide pas les interviewés à exprimer des idées profondes. Dans deux cadres différents - une fête destinée aux agents d'EDF et le restaurant d'entreprise -, j'ai donc proposé à des gens de dessiner leur idée du travail. Je les ai filmés en train de dessiner, puis je les ai enregistrés lorsqu'ils commentaient leur dessin. Il en ressort des représentations très diverses : des films plutôt positifs, d'autres plutôt négatifs, d'autres très esthétiques, etc. Ces films ont notamment été présentés à Poitiers, dans le cadre du festival *Filmer le travail*. À cette occasion également, il était proposé aux festivaliers, dans l'entrée du lieu principal du festival, de légendiser des photographies sur la thématique du travail selon ce qu'elles leur inspiraient : un écran diffusait en direct ces photographies mises en page avec les légendes produites. L'intérêt de ces ateliers est qu'ils mobilisent peu les gens, mais dans le même temps permettent l'expression d'une parole profonde et constructive.

Nicolas NAUDÉ

Christophe Vanhoutte, pourquoi avoir choisi d'aborder cette question du travail avec les agents en se saisissant d'un moyen de médiation culturelle et artistique ?

— Christophe VANHOUTTE

Président de la commission Activités Culturelles de la CCAS

La CCAS est assimilée au Comité d'Entreprise d'EDF à tort, car elle représente en fait un peu plus de 140 entreprises du secteur de l'énergie et ne fonctionne pas comme le Comité d'une entreprise classique puisqu'elle ne couvre que la partie sociale de la vie de ces entreprises - les vacances, le sport, la restauration, la protection sociale, l'action sanitaire et sociale, et la culture. Elle ne couvre pas la partie consultative sur les questions économiques et sociales que le législateur a reconnu aux salariés des autres entreprises. Depuis sa création, la CCAS mène une activité culturelle fondée sur une politique culturelle qui est elle-même définie par les orientations du Conseil d'Administration. Aujourd'hui, elle programme plus de 1 300 rencontres culturelles diverses [spectacle vivant, cinéma, etc.], elle est partenaire d'une cinquantaine d'événements ou de lieux culturels, etc.

La CCAS a toujours travaillé en lien avec le monde des entreprises et leurs salariés, mais aussi avec les enfants des agents et les retraités des Industries électriques et gazières [IEG]. Elle a également toujours réfléchi à la manière dont il était possible d'amener des actions culturelles au plus près des salariés voire même sur leur lieu de travail. C'est dans ce contexte que la CCAS a signé, en 2014, la convention-cadre du ministère de la Culture « Culture et monde du travail », qui lui a permis ensuite de s'engager dans le projet de plate-forme numérique de ressources Culture : Arts/Travail. La CCAS et la moitié de ses structures réparties sur le territoire national se sont engagées dans la démarche en initiant des projets. Par exemple, des œuvres prêtées par les Fonds Régionaux d'Art Contemporain [FRAC] ont été exposées dans les restaurants des entreprises, avec un travail de médiation et un temps d'échange avec les salariés et les artistes. Ces événements donnent aussi l'occasion à la CCAS de recueillir les souhaits des salariés, qui lui permettent de penser de nouveaux projets.

Nicolas NAUDÉ

On a vu la façon dont l'imaginaire des salariés avait été mis à contribution dans le projet de Benoît Labourdette, un projet qui s'inscrit dans une action intitulée *PARLE* et qui a été initiée par la CCAS.

Christophe VANHOUTTE

PARLE est une action d'accompagnement des pratiques amateurs autour de la lecture et de l'écriture. Ce chantier consistait à faire découvrir, au sein des entreprises, certains salariés écrivains pendant leur temps libre. Aujourd'hui, nous envisageons d'élargir à d'autres pratiques que l'écriture et la lecture.

Intervention de la salle

Existe-t-il des entreprises dans lesquelles c'est la direction qui prend en charge la partie culturelle plutôt que le CE ?

Nicolas NAUDÉ

Oui, certaines entreprises prennent en main la dimension culturelle et artistique. Dans le sud de la France, Mécènes du Sud réunit des petites et moyennes entreprises [PME] et des très petites entreprises [TPE] qui demandent à des artistes, plasticiens notamment, d'intervenir au sein de leurs entreprises, par exemple en mettant à leur disposition les matières premières qu'elles produisent. Historiquement, en France, la création des CE a permis aux représentants du personnel de se saisir des activités sociales de l'entreprise, et en particulier des activités culturelles.

Intervention de la salle

Les entreprises n'ont pas l'obligation d'avoir une commission culturelle. La création de cette instance est généralement le fruit de la volonté des élus représentants des salariés.

Intervention de la salle

Ce n'est pas sans poser problème que la dimension culturelle soit prise en charge par la direction et la communication de l'entreprise. C'est un glissement historique qu'il faut probablement interroger.

Christophe VANHOUTTE

Tous les comités n'ont pas de politique culturelle ou de commission d'activités culturelles, non pas par manque de volonté bien souvent mais par manque de moyens. Dans ce cas, le champ culturel est repris par la direction et la communication. Il y a quelque temps, la CCAS a lancé une initiative avec la centrale nucléaire de Fessenheim : en accord avec la direction, elle a laissé libre champ à un artiste de faire des photographies dans la centrale et de les exposer au sein même de l'entreprise. La mise en relation entre l'artiste et les salariés de la centrale a été accompagnée par des représentants du personnel en charge des questions culturelles. Alors que la direction soutenait le projet, elle s'est manifestée au moment de la sélection des photographies qui devaient être exposées : au lieu de porter un regard artistique sur l'œuvre du photographe, elle a porté un regard professionnel en pointant, dans chaque cliché, ce qui risquait de porter atteinte à l'image de l'entreprise. Des compromis ont finalement été trouvés avec la direction pour que l'exposition ait bien lieu. Par cet exemple, je voulais montrer qu'il n'est pas toujours simple de faire entrer l'art et la culture dans l'entreprise. Ce travail est toutefois beaucoup plus facile pour une entreprise signataire de la convention-cadre du ministère de la Culture.

Intervention de la salle

Dans le capitalisme industriel, la division du travail entre l'économique et le social prévaut dans la négociation sociale, de même que la sous-division du travail entre le social et le culturel, et c'est là qu'est le problème. Et c'est d'autant plus le problème lorsque le capitalisme se fait informationnel, c'est-à-dire quand il réincorpore la culture comme matériau principal de l'économie. Le problème n'est alors plus d'apporter l'art et la culture dans l'entreprise, mais de les extraire de l'entreprise et des rapports sociaux. Si l'on renverse la division du travail capitaliste, le travail de la culture interroge la division du travail économique, social et culturel. De ce travail de la culture, il me semble qu'on attend qu'il questionne le non-sens de l'économie.

[Luc CARTON, militant de l'éducation populaire, Service général de l'inspection de la culture en Belgique]

Intervention de la salle

Deux images parlantes ont été montrées ce matin : *La sortie de l'usine Lumière* à Lyon où les employés sortaient tous ensemble de l'usine, et les photographies de General Electric où chaque employé sort seul.

Intervention de la salle

Il y a un renversement aussi dans la mesure où des directions font intervenir des comédiens pour faire « passer » leur système de management.

L'EXPOSITION *LES MEILLEURS OUVRIERS DE FRANCE*

— Arnaud DUBOIS

Anthropologue, commissaire de l'exposition *Les meilleurs ouvriers de France*

L'anthropologie des techniques est une spécialité française. Elle s'intéresse notamment à la façon dont les individus fabriquent des objets et dont, dans ce processus de fabrication, se produit du social – on peut comprendre le social et l'organisation des collectifs en observant les individus fabriquer des choses et la façon dont ils les fabriquent. Le titre de cette journée Culture : Arts/Travail, du point de vue de l'anthropologie, pourrait finalement être traduit par « Société : Esthétique/Technique ».

L'exposition *Les Meilleurs ouvriers de France*, ouverte en mai 2017 et jusqu'au 7 janvier 2018, découle d'une demande du Comité d'organisation des expositions du travail [COET] – l'association qui organise le concours des Meilleurs ouvriers de France, le concours de l'excellence technique française dans le champ de l'artisanat, de l'industrie, des services et des métiers de bouche. Je travaille depuis deux ans au Musée des arts et métiers pour développer un programme de recherche sur l'anthropologie des techniques et pour réfléchir à la façon dont nous pourrions remettre de l'humanité au cœur des collections – derrière les objets conservés, il y a des personnes qui les

ont produits ou s'en sont servi. Dans les expositions d'artisanat, ce sont souvent les réalisations des artisans qui sont montrées : j'ai proposé, plutôt que de montrer des objets, de partir des femmes et des hommes qui les fabriquent et d'essayer de comprendre qui ils sont et ce que le fait de fabriquer ces objets signifie pour eux - le travail est ici considéré comme activité productive. L'objectif de notre travail a été de rencontrer des Meilleurs ouvriers de France [MOF], d'historiciser leurs pratiques en les mettant en relation avec les collections du musée, et de trouver des dispositifs de captation, de documentation et d'exposition de leurs savoir-faire. Le Conservatoire national des arts et métiers [CNAM] et son musée ont été pionniers dans la tentative d'exposer et de conserver le travail en montrant les étapes de fabrication. Une chaire des arts appliqués aux métiers y a été conduite de 1898 à 1970, et s'est attelée à réfléchir au lien entre l'art, l'artisanat et l'industrie. Cette exposition *Les Meilleurs ouvriers de France*, du point de vue de l'anthropologie des techniques, réfléchit, en fait, aux relations existantes entre des domaines d'activité souvent considérés comme n'en ayant aucune et veut montrer qu'au cours de l'histoire, de la fin du 18^e siècle jusqu'au 21^e siècle, ces champs d'activité ont dialogué. Par exemple, dans les arts et métiers, la notion d'art n'a rien à voir avec celle née dans la Renaissance italienne, où l'artiste est devenu un intellectuel, mais revient à la notion plus archaïque de *tekhnè* et à la question de la création. Ce matin, un intervenant pointait la différence entre le travail prescrit et le travail réel, différence qui se situe dans l'action de la créativité et la façon dont la personne s'approprie son activité. Cette notion de créativité permet aussi de réfléchir à l'articulation entre l'art et la technique.

Finalement, depuis son origine, le Musée des arts et métiers a eu une dimension ethnographique, mais cette dernière a été oubliée après la Seconde Guerre mondiale, la culture scientifique et technique s'étant davantage focalisée sur l'industrie, l'ingénierie et le travail salarial. Les artisans représentent néanmoins un pan de l'activité et d'ailleurs nouent parfois des relations avec l'industrie : certains font de la recherche et du développement pour des entreprises privées.

L'exposition ne montre pas des objets finis, mais des objets qui figent un moment de l'action sur la matière au cours du procès de fabrication. L'objectif est que le public saisisse tout le savoir-faire qui est incorporé dans un objet fini, c'est-à-dire qu'il essaie de réfléchir à ce que l'on appelle en anthropologie « une séquence d'actions » : il s'agit de toutes les interactions qui s'effectuent entre des hommes, les conduites corporelles que doivent mener ces hommes pour agir sur la matière, en utilisant des outils qui s'intègrent dans des processus de fabrication complexes et dans des lieux de production spécifiques. C'est en réfléchissant à l'interaction de toutes ces composantes qu'il est possible de comprendre ce qu'est le fait de fabriquer quelque chose et ce qu'est le savoir des travailleurs.

L'exposition s'ouvre sur un objet qui symbolise ce propos, *La coupe du travail* : il s'agit d'un objet en biscuit de céramique qui a été donné au CNAM par la manufacture de Sèvres et qui montre, en frise, les relations entre l'art libéral [les Beaux-arts], l'artisanat, l'agriculture et les sciences, c'est-à-dire toutes les activités qui participent à la transformation du monde. Cette frise parle aussi de la transmission des savoir-faire, qui ne passe pas par l'école, le livre ou l'écriture, mais par le partage des gestes techniques entre différents individus.

L'exposition met en relation cette coupe avec des portraits de mains d'artisans, réalisés par Thierry Caron, photographe et vidéaste avec lequel j'ai réalisé un tour de France pendant trois mois à la rencontre d'une vingtaine d'artisans. La main est le premier objet technique de l'Homme. C'est dans le développement de la main comme outil et de l'outillage que le singe est progressivement devenu homo sapiens.

Les individus qui figurent dans l'exposition reflètent la diversité de cet artisanat d'excellence et les articulations qui existent entre les différents champs d'activité. L'exposition montre elle-même la nécessité de penser le savoir en situation, en considérant les parcours individuels des personnes pour saisir la spécificité de chacun des savoirs. Par exemple, la représentation de Jean-Michel, souffleur de verre scientifique à l'École polytechnique - il fabrique tous les objets nécessaires à la physique des plasmas à l'École polytechnique -, interroge l'articulation entre la science et l'artisanat. L'exposition montre aussi des savoirs qui peuvent sembler en dehors de la réalité économique et davantage correspondre à une vision éthique du travail : par exemple celui de Stéphanie, brodeuse, qui, comme les autres Meilleurs ouvriers de France, ne fait pas de séparation entre la vie et le travail. Stéphanie utilise la technique « des jours d'angles », une technique qui était très en vogue à la fin du 19^e siècle qui consiste à créer des jours en forme de carrés de 3 mm de côté et à rebroder par-dessus ensuite. Elle peut travailler ainsi 8 heures par jour et reprendre sa broderie le soir après s'être occupée de ses enfants. Cet investissement dans leur travail montre la

façon dont il est, pour ces Meilleurs ouvriers de France, un véritable enjeu de vie. Anaëlle, jeune vitrailliste, maîtrise les savoirs traditionnels et les réadapte au goût de l'esthétique contemporaine. Vanessa perpétue quant à elle la technique antique de fabrication des perles en verre. Elle travaille entre la France et les États-Unis où elle essaie de développer l'activité de la perlerie d'art : depuis le fond d'une vallée française, elle s'ouvre à l'international grâce aux nouveaux moyens de communication. Alors que la France se désindustrialise, l'artisanat de proximité retrouve une actualité, car il est souvent attaché à des territoires, et donc non délocalisable, et en même temps ouvert à l'international.

Dans son dernier ouvrage *Comment Homo devint faber*, François Sigaut, qui était professeur au CNAM en Histoire des techniques, rappelle que la technique est toujours l'action du sujet humain : il parle en fait de la nécessité de saisir le plaisir dans le travail, quand celui-ci n'est pas uniquement salarial. Dans *L'introduction à l'œuvre de Marcel Mauss* - Marcel Mauss est le créateur de l'anthropologie des techniques -, Claude Lévi-Strauss explique quant à lui la nécessité de considérer le patrimoine immatériel que sont les gestes techniques, et ne pas s'en tenir à collectionner les objets pour conserver le savoir-faire humain.

Intervention de la salle

J'ai été surprise de ne pas voir plus d'instruments de musique dans cette exposition. La musique n'est peut-être pas considérée comme un travail, mais les artisans créent des instruments dont certains de facture extrêmement complexe. L'exposition *Les Meilleurs ouvriers de France* aurait pu représenter un luthier dont le travail est difficilement transmissible théoriquement et a des répercussions sur l'objet. Pour fabriquer un violon, il faut en écouter le son, et c'est pourquoi sa fabrication n'est pas automatisable.

Arnaud DUBOIS

L'exposition ne prétend pas être exhaustive, mais la dimension sonore y est toutefois présente : à l'entrée de l'exposition, se trouve notamment une installation sonore qui montre justement la façon dont les artisans travaillent au bruit. Dans l'exposition, nous avons cherché à mettre en relation les collections du Musée des arts et métiers et les pratiques des Meilleurs ouvriers de France, mais il nous manquait un luthier pour aborder la section acoustique de nos collections. Par ailleurs, je dirige un séminaire de recherche intitulé *Anthropologie des techniques du corps* et dans le cadre duquel interviendra Baptiste Buob, chercheur anthropologue au Centre national de la recherche scientifique [CNRS], qui travaille sur la lutherie et traite exactement de la problématique que vous pointez.

Intervention de la salle

Il ne suffit pas de mettre en valeur les techniques seules. Il faut valoriser la manière dont on les transmet et dont l'ouvrier ou « l'œuvrier » partage son regard sur le monde transformé. Par exemple, un tailleur de pierre parle de la technique en utilisant des mots qui donnent vie à la pierre : le tailleur de pierre « fait sonner la pierre », « fait danser la pierre » ... C'est une autre manière de parler du monde, et cela prouve l'intérêt à croiser des regards et des modes d'intervention différents sur le travail.

Intervention de la salle

Le luthier écoute en permanence son travail ou plutôt les variations de son travail. En fait, la main n'est pas le prolongement de l'outil, mais l'arrêt de l'outil, c'est-à-dire lorsque le corps va contre l'outil pour donner une variation à ce que fait l'outil. On a tendance à oublier de dire qu'il n'y a pas de travail parfait, il n'y a pas d'objet parfait : il n'y a que des objets avec des variations, comme les violons qui ne sont jamais identiques. C'est la part sensible de l'artisan dans le travail. [Nicolas FRIZE, compositeur, association Les musiques de la Boulangère.]

Arnaud DUBOIS

Toutes les enquêtes que j'ai menées se sont terminées par des entretiens ethnographiques au cours desquels je faisais parler les ouvriers sur leur travail : au cours des 20 heures d'entretien qui sont disponibles dans l'exposition, on voit la façon dont les ouvriers donnent vie aux matériaux qu'ils travaillent en utilisant un certain type de vocabulaire.

Ce concours des Meilleurs ouvriers de France cherche à promouvoir la virtuosité technique. Je suis allé voir ces ouvriers dans leur atelier justement pour essayer de comprendre le geste quotidien. Alors que l'on pourrait voir ces gestes comme répétitifs, c'est en fait dans cette répétition que l'on perçoit la variation qui fait l'intérêt du travail pour l'ouvrier. Par exemple, il n'existe pas deux morceaux de bois identiques, et l'artisan est à l'écoute de l'objet qu'il travaille autant qu'il essaie de lui imposer une forme.

UN DÉLICAT « DISSENSUS »

Nicolas NAUDÉ

Arnaud Théval, artiste, s'interroge plus particulièrement sur ce que fait le travail de l'artiste en milieu de travail et sur les dispositifs institutionnels du monde du travail.

— Arnaud THÉVAL

Artiste

Je voudrais tout d'abord dédier cette intervention à Patricia Perdrizet qui nous a quitté cette année.

Comme artiste, mon terrain de recherche est principalement celui des institutions et de leurs dispositifs d'incorporations. J'y questionne les assignations et les enfermements dans lesquels sont projetées et se projettent elles-mêmes les personnes de ces institutions, par des stéréotypes qui les empêchent parfois de s'émanciper ou d'être différemment dans le rapport au travail ou à l'autre. L'enjeu de ce travail est d'agiter l'espace social en y réveillant le politique. De la salle des professeurs au bureau des transmissions d'un hôpital, des vestiaires du lycée professionnel à la salle de repos des surveillants de prison, des recoins d'un chantier au bureau d'un dirigeant, ma présence suscite les mêmes inquiétudes : « Qu'est-ce que vous faites ici ? », « Quel est votre travail ? », « Pourquoi s'intéresser à nous ? », etc. C'est d'abord la suspicion ou l'incrédulité qui domine, pour progressivement laisser place à une sorte de confiance relative en cette figure étrange et nouvelle de l'artiste au travail sur le terrain du travail. Pour autant, la figure de l'artiste perçue depuis le monde du travail et celle construite depuis le monde de la culture sont parfois étrangement similaires. Les enfermements de l'artiste dans des clichés se répondent et stabilisent un consensus sur la figure de celui-ci à la marge, hors le monde, mais pouvant tant apporter par sa sensibilité... pour autant qu'il reste à sa place, mais quelle est-elle ?

Comment je suis arrivé dans le monde du travail ?

J'y suis arrivé par l'institution scolaire et, de fil en aiguille, je me suis intéressé à l'un des piliers de la photographie dans notre société : la photographie de classe. J'ai ainsi travaillé à une pièce intitulée *Photos de classe, ou comment, dans l'institution scolaire, les corps sont préparés au travail ?*. J'ai notamment travaillé avec un groupe de filles, en classe de Terminale, avec lesquelles nous avons cherché à déconstruire dans la photo de classe, la figure de l'autorité. J'ai photographié ces filles dans un rapport de forte proximité entre les membres de leur groupe. Puis un accident est survenu avec l'entrée en scène du proviseur adjoint de l'établissement, qui souhaitait lui aussi être photographié mais dans son bureau. Après une petite tractation, la photo est prise en mêlant les deux attentes. Le proviseur adjoint, figure de l'autorité suprême dans le lycée, dans son bureau avec le groupe d'élèves très liantes entre elles. J'ai ensuite réfléchi à la manière dont je pouvais médiatiser cette photographie, combinant ce qui peut être perçu comme de la « subversion » et la figure de l'autorité, dans l'espace de l'établissement. C'est une très grande affiche collée dans le hall du lycée qui déclenche les débats. Lors du vernissage, les autres élèves découvrant la scène n'y ont pas cru, certains dénonçant même un photomontage. La possibilité même de ce rapprochement entre le proviseur et les filles était improbable.

J'ai poursuivi mon travail sur l'école avec *Moi le groupe* [2007-2011] mené dans dix lycées professionnels. La photographie que je vous présente a été réalisée avec des élèves en menuiserie. La discussion avec ces élèves étaient très pénibles parce justement ils ne parlaient pas. J'ai donc opté pour un déplacement des corps dans l'enceinte du lycée avec leurs boîtes à outils, objet hautement symbolique pour eux. Sur le cliché que j'ai retenu, les élèves y apparaissent debout sur les boîtes à outils, tous ont les mains dans les poches - alors que leurs professeurs

leur demandent toujours d'avoir les mains occupées au travail –, sauf un élève qui est debout sur sa boîte et qui joue avec des clefs. Élève qui justement est le seul à souhaiter abandonner la formation. Avec ces élèves, nous avons poursuivi sur ce rapport au corps et à la prise de position dans l'espace public : je leur ai proposé de créer des formes avec leurs boîtes à outils, ils choisissent en premier le portail de l'établissement. L'une des portes s'est bloquée et « l'amusement » plastique de notre performance a finalement généré une prise de position politique au sein de l'établissement : une résistance du groupe face à la pression de devoir déguerpir devant les autres élèves et les responsables de la sécurité. Le récit de cette prise de position dans le lycée a donné lieu à une publication *Manifeste bleu*, qui sera distribuée par ces mêmes élèves lors du vernissage.

Cette réalité-là me permet de mesurer où est situé, dans l'imaginaire collectif, le rôle de l'artiste et de ses préoccupations esthétiques. Elle contient aussi le germe de la naïveté, celle qui ouvre toutes les pistes de l'indétermination de ce qui va se produire. Ce qui arrive va constituer le chemin vers une prise de conscience de mon processus artistique. Ma démarche se confond au début avec des pratiques issues des sciences humaines, une hybridation floutant mes contours. J'y propose une écoute inhabituelle, sans évaluation, ni classement, ni contrôle d'aucune sorte, et la création d'un espace inédit. C'est ce moment qui va constituer le premier fragment de l'œuvre et m'engager dans la construction d'un imaginaire impliquant la parole de l'autre dans son rapport à son image et à son institution. Ensuite, le moment de la restitution de l'œuvre est un moment classique de monstration et une véritable subjectivation des personnes impliquées qui prennent alors complètement conscience d'être à la fois sujet et objet, imbriqués dans l'institution. Une institution que je regarde et que mon travail met en perspective critique à partir des récits de ces acteurs mêmes. Une individuation émancipatrice qui existe dans cet espace inédit et supplémentaire, qui n'est pas sans révéler quelques enjeux politiques sous-jacents. Le renversement est parfois brutal, le changement de position d'acteurs impliqués dans l'œuvre et dans l'institution et en même temps vers celle de spectateur est un tremblement de terre.

Je poursuis avec un travail de commande publique sur le terrain de l'institution des archives, traversée par un chantier – il est souvent demandé de photographier l'évolution de l'architecture des chantiers en cours. L'architecte responsable du chantier avait décidé de construire une cloison entre les ouvriers et les archivistes. J'ai choisi de travailler sur cette cloison et, à partir de la séparation qu'elle induisait, de photographier en mimant l'attitude du photographe, mais en utilisant un petit appareil numérique de poche [perçu comme non professionnel]. J'ai suivi, pendant trois ans, l'évolution de ce chantier au travers de la figure de dos – celle-ci est très pratique, car elle ne pose pas de problème d'identité de la personne et permet, en tant que construction plastique d'une image, d'amener le spectateur à regarder le dos et ce que regarde la figure de dos. J'ai vu ainsi le chantier évoluer pendant trois ans à partir d'une foule de détails à priori insignifiants : j'y ai vu la contrainte du chantier sur l'espace de travail, les conditions de travail insupportables que le chantier fabrique pour les salariés et les ouvriers. Les images qui sont issues de ce travail ont donné lieu à un débat et à un début de censure [ma première sélection contenait trop de départ de polémiques pour figurer dans une exposition] que j'ai réussi à contourner par deux objets : un livre avec toutes les images, associées à un texte d'un philosophe et d'un ethnologue, une installation répliquant une cloison avec d'un côté les images des employés du chantier et de l'autre celles des archivistes. Ces deux formes incluant mêlent le scandale et l'anecdotique, à chacun de lire.

Sans doute en écho à ces histoires de corps malmenés dans l'espace du travail, l'institution de l'hôpital m'intéresse et en particulier ses personnels soignants en prise avec les mutations violentes que traverse cette institution. Cette première image raconte le rapport au temps et à la norme, dans un lieu qui n'a ni le temps ni la place d'accueillir un artiste – finalement, l'institution n'est jamais prête à accueillir un artiste, mais tant mieux, car c'est dans ces interstices, par des glissements de sens et des malentendus que je commence à œuvrer, à combiner du sens. Le personnel de l'hôpital a bien essayé de m'intégrer dans l'équipe en me fournissant une blouse sur laquelle était écrit le mot « artiste », mais bien sûr revêtir cet habit de travail est un problème car cela me fait apparaître aux yeux du patient comme potentiellement quelqu'un qui peut répondre à des questions. Mes images de l'hôpital public montrent notamment la violence face à laquelle on se trouve « bandement » et m'ont amené à réfléchir à la manière dont je pouvais interroger les équipes hospitalières et produire des images autres que des images de communication du personnel. Ces œuvres ont été présentées dans un autre hôpital et ont très rapidement été grimées, ce qui

m'interroge fondamentalement sur l'action du pouvoir, des territoires et de ces images différentes lorsqu'elles arrivent à inquiéter le réel. Ces images ont l'air anodines, mais elles perturbent fortement l'espace social dans lequel elles apparaissent.

Enfin, j'ai travaillé sur la fermeture des prisons, en me questionnant sur la façon dont on peut parler de la prison en dehors des prisonniers [les surveillants pénitentiaires, leurs vêtements, etc.]. J'ai notamment travaillé sur la figure de la femme surveillante, en demandant à des élèves-surveillantes d'adopter l'attitude de leurs collègues masculins : la photo a suscité de nombreuses réactions des hommes imités qui y ont vu l'image d'un gang un peu racaille et qui nous ont reproché l'utilisation, dans l'image, de pneus qui, dans la culture pénitentiaire, servent à bloquer les établissements lors de revendications du personnel. L'image contient des sous-jascents à la culture pénitentiaire que je ne peux développer ici.

Le fondement de mon travail réside ainsi dans cette opération délicate consistant à m'impliquer, tout en mettant à distance les pathos sociaux, les imbrications revendicatives pour n'être qu'un artiste construisant son point de vue sur ce milieu du travail. L'enjeu est de faire émerger quelques assignations empêchantes, de permettre d'être autre chose qu'une figure enfermée dans des représentations qui ne lui appartiennent plus vraiment, mais qui parfois, avec sa propre complicité, s'augmentent à mesure que l'on s'y résigne. Bien résumé par la formule « c'est comme ça » du Claude Gueux de Victor Hugo ou encore à l'emprise totalisante du fameux « bon sens » qui réduit tout. C'est face à cet appauvrissement de notre capacité à faire du politique que je situe mon emprise artistique, ou comment l'art peut-il, en agitant l'espace social, réveiller le politique ? Mon attitude induit des allers-retours incessants entre les cultures, les codes de l'art et ces lieux du travail, en trouvant les places imprévues à cet effet.

Intervention de la salle

Arnaud Théval est intervenu à Saint-Nazaire à l'invitation d'un lieu d'exposition qui, pour lui permettre d'intervenir sur les chantiers navals, s'est adressé à la direction. Voyant son travail, j'ai essayé de faire en sorte que les organisations syndicales s'emparent de son propos - interrogeant le singulier et le collectif dans le travail -, mais elles ont refusé parce qu'Arnaud avait été invité par la direction. Je pense donc que pour « faire entrer » l'art dans l'entreprise, il faut poser les termes du débat. De même, faut-il négocier l'exposition des photographies dans le bureau du directeur de la communication ou avec l'ensemble des salariés autour de la question de la représentation de l'entreprise ? [Serge LE GLAUNEC, Président du CCP Saint-Nazaire]

Arnaud THÉVAL

Concernant les rapports aux syndicats, la négociation et les images attendues dans les univers du travail, l'idée est de ne pas être dans une dichotomie et de ne pas produire une image de la direction ou pensée par la direction. S'agissant du travail réalisé à Saint-Nazaire - *Proximités* [2001], centre d'art contemporain le Grand Café -, une figure centrale de l'œuvre a été la représentation d'un ouvrier, plein de peinture, qui marchait les yeux fermés au milieu d'une foule fictive qui a posé problème. La négociation avec la direction à propos de cette représentation a été intéressante, car elle m'a permis de me déplacer d'une espèce de naïveté vis-à-vis de ce qu'allait raconter l'image. Cette dernière racontait, au travers de cette figure de l'ouvrier, l'impossibilité de constituer une image du collectif de l'entreprise qui ne bascule dans un camp ou dans un autre. Pour la direction, j'avais produit une image syndicale. Et elle avait raison : une chose m'échappait. Ma proposition finale a neutralisé une version ou une autre, questionnant les deux dans le même temps. Dans beaucoup d'entreprises, l'artiste passe par le service de communication, à défaut de pouvoir passer par un Comité d'entreprise, ce qui est à la fois un accélérateur et un frein considérable parce qu'il faut toujours envisager le risque que l'image puisse être récupérée pour un autre usage que ce pour quoi elle a été produite. L'artiste doit avoir conscience de ce risque d'instrumentalisation et de basculement dans la dimension politique de sa démarche et de son action dans l'entreprise, mais c'est l'aspect passionnant de la situation pour l'art en ces lieux.

J'ai vécu un peu la même situation dans l'administration pénitentiaire, avec cette même arrivée sur le terrain de l'institution par le biais de la culture et de la communication. Certains syndicats ont compris le dérangement que suscitait mon action, et d'autres ont refusé presque immédiatement mon action : l'image que je produisais ne correspondait pas à l'image attendue du monde du travail.

Enfin, dans les entreprises, on m'oppose toujours l'action de la légitimité pour pouvoir parler sur l'univers du travail alors que je n'en fais pas moi-même partie. Les ouvriers, les employés, etc. travaillent : et moi, en tant qu'artiste, est-ce que je travaille ?

Intervention de la salle

Et pour qui travaillez-vous d'ailleurs ? Et qui vous paie ? On a parfois l'impression que vous bénéficiez d'un pass gold qui vous permet d'entrer dans toutes les organisations.

Arnaud THÉVAL

Non, je n'ai pas de pass gold.

La manière dont je commence à travailler dépend des projets. Par exemple, le projet de l'administration pénitentiaire ne venait pas en réponse à une commande. Il a pu voir le jour parce que j'ai établi une relation de confiance avec l'École nationale d'administration pénitentiaire [ENAP], en lui expliquant simplement mon souhait de mener un travail artistique dans l'environnement pénitentiaire. Un espace de travail, qui est devenu une espèce de résidence d'artistes, a ainsi pu être créé au sein de l'ENAP.

Je ne bénéficie en aucun cas d'une proximité quelconque avec les directions des entreprises. Je passe des heures à discuter avec tout le monde en essayant de produire le plus possible d'égalité.

Nicolas NAUDÉ

Il existe énormément de manières d'accéder à des lieux de travail.

Intervention de la salle

Je voudrais pointer deux problématiques que l'on n'a pas encore évoquées. Premièrement, la question de l'accompagnement des porteurs de projet par des professionnels, deuxièmement, celle de la formation des artistes, non pas aux compétences qu'ils ont acquises durant leur parcours artistique, mais à celles dont ils peuvent avoir besoin pour pénétrer dans l'entreprise.

Arnaud THÉVAL

Je ne pense pas qu'il faille former les artistes à ces compétences autres : ils doivent eux-mêmes se questionner sur le sens de leurs pratiques là où ils sont. Aujourd'hui, il a été demandé à chaque intervenant de livrer un récit de sa pratique artistique, mais il est évident que nous n'avons pas pu tout aborder : les dispositifs accompagnants, les institutions publiques agissant auprès des artistes, etc.

Stéphane LEGALL-VILIKER

Ce matin, a été évoqué ce que certains ont appelé « la censure ». À Alstom, la direction a refusé la présentation des photographies faisant apparaître des ouvriers sans leurs vêtements de sécurité dans les ateliers. Notre rôle en tant qu'artiste n'est pas de crier « halte à la censure », mais d'amener les salariés et les instances à s'interroger sur les raisons de ce refus de présenter ces photos.

Comment continuer ?

Nicolas NAUDÉ

Pour cette dernière séquence, nous avons demandé à quatre membres du réseau Culture : Arts/Travail d'intervenir autour de trois questions : Que faites-vous vers ou avec le monde du travail ? En quoi la plate-forme de ressources Culture : Arts/Travail peut être utile pour vous ? Que pourraient être les prochaines rencontres Culture : Arts/Travail [autour de quels territoires, sur quelles thématiques, etc.] ?

QUELLES ACTIONS VERS ET AVEC LE MONDE DU TRAVAIL ?

— Henri ERRICO

Président de la commission du CE de STMicroelectronics

STMicroelectronics fabrique des puces pour tous les objets connectés qui nous entourent : c'est une société tournée vers l'avenir. Comme dans toutes les entreprises d'un niveau international, STMicroelectronics utilise les outils de la communication, le droit privé, etc. pour éviter la diffusion de communications non maîtrisées à l'externe.

Dans ce contexte, le CE de STMicroelectronics essaie de « désacraliser » un peu son rôle, spécialement au niveau culturel. Les comités d'entreprises, les Comités des œuvres sociales [COS] ou les CCAS sont des outils extraordinaires qui disposent d'un budget dont ils ont responsabilité de gestion. Le CE de STMicroelectronics a créé un lieu d'exposition. Il y invite des artistes contemporains pour qu'ils y exposent leurs œuvres. Il y a trois ans environ, il a accueilli quinze jeunes élèves de l'École Supérieure d'Art d'Annecy Alpes [ESAAA] en résidence. Ceux-ci n'ont malheureusement pas été autorisés à récupérer les matériaux sur lesquels l'entreprise travaillait, ni à filmer, ni à interviewer, ni à enregistrer... Ils ont malgré tout réussi à recréer une « mini-salle blanche » [la pièce dans laquelle les ingénieurs travaillent] et à construire une exposition qui a rencontré un vif succès. Aujourd'hui les directions ont peur que les artistes portent leur regard sur leur entreprise et sur le travail qui y est fait. Aujourd'hui, le travail va mal parce que les entreprises ne cherchent qu'un résultat financier et ne s'intéressent plus à ce que font les gens. C'est justement pour aller contre cela que le CE de STMicroelectronics veut faire entrer des artistes dans l'entreprise.

Le Comité d'établissement de STMicroelectronics participe aussi à un festival de cinéma *Les CE tissent leur toile*, réunissant plus de 14 CE, COS et CCAS de la région grenobloise. Ce festival est organisé conjointement par des CE, COS et CCAS, des salariés et des professionnels du cinéma, pour défendre le cinéma d'art et d'essai. De cette initiative est né le dispositif de « ticket unique » qui permet aux salariés d'aller dans une douzaine de cinémas d'art et d'essai de l'agglomération de Grenoble.

— Olivier DAUNIZEAU

Festival *Filmer le Travail*

Le festival *Filmer le travail*, qui a vu le jour en 2009, a lieu tous les ans à Poitiers. Il a été créé à l'initiative d'un groupe d'enseignants-chercheurs en sociologie du travail de l'université de Poitiers, de l'espace Mendès-France de Poitiers et de l'Association régionale pour l'amélioration des conditions de travail [ARACT] de Poitou-Charentes - c'est donc le monde du travail, de la médiation scientifique et de la recherche qui est à l'origine de ce festival. Un programmateur venant du cinéma a été recruté afin de faire cohabiter le monde du social, le monde scientifique et le monde du cinéma pendant les dix jours du festival. Ce dernier attire chaque année presque 10 000 spectateurs, qui viennent voir des films, assister à des journées d'étude portées par des sociologues du travail et participer à des débats sur le travail. La sélection de films est internationale et, depuis quelques années, elle met à l'honneur un pays étranger - un historien du cinéma choisit 10 films afin de retracer l'histoire du cinéma de ce pays. Des films de

chercheurs y sont aussi présentés, des œuvres sonores également, du spectacle vivant – en 2018, la thématique centrale du festival étant le rapport humains/machines, il est prévu un spectacle de Bernard Lubat au piano, qui se confrontera à un robot –, etc.

Enfin, ce festival est aussi un lieu où l'on regarde des œuvres en train de se faire ou d'émerger : l'un des rendez-vous finaux du festival, intitulé « la Fabrique des images du travail », est l'occasion pour un réalisateur ou une réalisatrice de présenter des rushes, un premier montage ou un retour de repérage, et de parler de son film en train de se faire. Un concours de scénarios est également organisé depuis trois ans – le projet lauréat est ensuite coproduit par France 3 –, ainsi qu'un focus sur un métier du cinéma.

— Nicolas FRIZE

Compositeur, association *Les Musiques de la Boulangère*

Je fais partie de l'association Les Musiques de la Boulangère qui produit le journal *TRAVAILS*, réalisé par un comité de rédaction. Ce journal gratuit est un recueil de paroles de salariés sur des questions thématiques.

Je suis également un artiste dont le travail artistique procède toujours par des résidences. J'ai notamment travaillé pendant six mois à l'usine Renault de Billancourt à l'invitation du CE, afin de constituer une mémoire sonore des 16 000 postes de travail du site et de faire un travail de création avec les salariés à partir de cette mémoire sonore. Par ailleurs, pendant huit mois, à l'hôpital Delafontaine de Saint-Denis, j'ai participé à une réflexion sur le rapport entre la culture et le soin qui a donné lieu à une création in situ avec les personnels et des patients. Lors d'une résidence de deux ans à l'usine PSA de Saint-Ouen, j'ai travaillé sur le matériau de production [c'est-à-dire les pièces automobiles] et mis en parallèle le travail de production et le vécu du travail. Pendant deux ans également, aux archives nationales de Pierrefitte-sur-Seine, je me suis questionné sur la fonction du lieu et sur le rapport au passé, à l'histoire, au contenu et au contenant, ainsi qu'au privé et au public : ce travail a abouti à une création dans le lieu avec la participation des personnels. Dans le cadre d'une autre résidence, j'ai travaillé avec la RATP, la Ville de Saint-Denis, l'entreprise Howmet et la manufacture des Gobelins sur la question de la parole sensible. C'est cette expérience qui a généré le journal *TRAVAILS* puisque c'est là que j'ai voulu écouter ce que disaient les salariés sur leur propre activité. Nous avons créé ce journal pour que ces propos des salariés, confiés aux artistes, soient entendus. À la gare de Lyon, j'ai organisé un concert de locomotives avec l'ensemble du personnel de la gare : c'était une pratique artistique in situ avec les outils de travail, détournés pour une création artistique – j'ai organisé un concert similaire avec les camions des Pompiers de Paris. À Marseille, j'ai réalisé des relevés sensibles dans les bureaux de la Poste, les tournées, les centres de tri et les centres de distribution, puis j'ai fait un travail de création artistique avec les postiers sur la question de l'adresse, à la Friche de la Belle de Mai.

À l'occasion de ces résidences, je réalise donc des créations qui sont une émanation culturelle des lieux et non pas un apport extérieur d'œuvres dans les lieux.

— Gilbert EDELIN

Association *Théâtre et Monde du Travail*

L'association Théâtre & monde du travail a été créée pour faire en sorte que le théâtre s'intéresse davantage au monde du travail. Nous avons constitué un réseau de membres issus des deux univers que sont le théâtre et le monde du travail, dont certains ont des compétences dans les deux domaines. Nous avons commencé notre action par un bilan de l'intérêt réellement accordé par le théâtre au monde du travail, qui a confirmé notre intuition initiale, et avons organisé des conférences et des tables rondes pour sensibiliser à cette problématique.

En tout état de cause, il apparaît nécessaire aujourd'hui de travailler sur la relation entre culture et travail, car l'économie et le monde du travail pèsent fortement sur le développement des imaginaires et la symbolique dans notre société, et changent peu à peu notre manière d'envisager la vie et notamment la culture au sein de nos sociétés. C'est ce que montre la pièce de théâtre *Sous la glace*, de Falk Richter, sur les consultants qui pensent pouvoir gérer le monde comme une entreprise. Le théâtre doit s'intéresser au monde du travail et jouer sa fonction d'éveil des consciences.

QUELLE UTILITÉ ET QUELS USAGES DE LA PLATEFORME DE RESSOURCES CULTURE; ARTS/TRAVAIL ?

Henri ERRICO

De nombreux CE mènent des actions culturelles. Il faudrait que d'autres CE rejoignent la plate-forme qui peut être une mine de renseignements et qui peut mettre en relation des artistes, des CE et des associations, afin qu'ils puissent créer des événements et imaginer d'autres rencontres ou projets. De nombreuses actions voient le jour. Par exemple, le CE de STMicroelectronics, avec le CE de General Electric, propose un parcours danse, ce qui était encore inenvisageable il y a quelques années : un week-end a été organisé avec un ancien danseur, ainsi que des conférences, des rencontres avec des danseurs, des visites à la Biennale de danse et d'art contemporain de Lyon, etc. La plate-forme de ressources doit donc susciter des rencontres entre travail, art et culture.

Pour les prochaines rencontres, nous pourrions envisager de travailler à Grenoble autour du festival *EXPERIMENTA* porté par le Théâtre national Hexagone à Grenoble et le Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives [CEA]. Deux personnes du Théâtre national Hexagone sont en résidence dans les locaux du CEA et travaillent avec deux chercheurs pour monter des spectacles ou créer des œuvres. Les fondateurs de ce festival seraient très intéressés de travailler avec nous.

Olivier DAUNIZEAU

La plate-forme peut devenir un lieu de ressources pour tous les festivaliers et les adhérents du festival *Filmer le travail*. Elle permet aussi aux acteurs de se sentir en réseau. Les programmations annuelles et hors les murs de *Filmer le travail* sont d'ailleurs relayées sur la plate-forme.

Nicolas FRIZE

Je pense que la plate-forme pourrait rassembler davantage de femmes. Je trouve que la journée en a fortement manqué...

Il serait intéressant par ailleurs que la plate-forme aborde les processus de travail, les dispositifs de travail, les accès, les difficultés, les attendus, les objectifs, les contenus, les procédures, etc. et tout ce qui permettrait à d'autres de faire entrer la culture dans les entreprises. Les expériences des uns sont utiles aux autres. Ensuite, il faudrait peut-être créer un fil de discussion sur la plate-forme, pour recueillir la parole des salariés sur leur activité.

Je souhaiterais également que l'on parle du « travaillant », plutôt que du « travailleur » : le mot « travaillant » fait davantage allusion à une personne qui pense et qui sent. Aujourd'hui on parle des salariés, comme si nous n'en faisons pas partie et comme s'ils n'étaient pas présents.

J'aimerais aussi réaliser une création à venir qui ferait se rencontrer des salariés de plusieurs entreprises et non plus d'une seule, afin qu'ils comprennent que, d'une structure à l'autre, ils partagent des problématiques similaires. Il pourrait même s'agir d'une œuvre qui prendrait la forme d'une manifestation, voire d'une manifestation écrite dans laquelle ce ne sont pas des travailleurs qui revendiqueraient, mais des travaillants qui montreraient qu'ils sont des êtres pensants et sentants, écrivant leur présence et leur corps dans l'espace...

Gilbert EDELIN

Théâtre & monde du travail s'est déjà constitué comme un petit centre de ressources dédié aux mondes du travail et du théâtre, à la façon dont le théâtre prend en charge ou non le monde du travail [et plus généralement l'économie], et à la rencontre des universitaires et des praticiens des deux mondes. Le théâtre est à la fois un creuset de la création et un atelier de la pensée, et c'est ce vers quoi veut tendre l'association Théâtre & monde du travail.

La plate-forme numérique de ressources Culture : Arts/travail peut servir de relais au centre de ressources qu'est l'association Théâtre & monde du travail. Aujourd'hui, il faut accroître la visibilité de la problématique qui nous occupe, par exemple en créant un événement qui serait médiatisé au bon niveau, pour mettre en relation les deux mondes - experts des sciences humaines et experts du théâtre - qui se sont éloignés et ignorés pendant de nombreuses années... Il faut sortir de cette impasse. À peine 5 % des pièces de théâtre doivent traiter de la thématique du travail, ce qui est très inférieur à l'importance qu'elle revêt en réalité. Si le théâtre veut s'intéresser à la société telle qu'elle est, il doit le montrer tel qu'il est. Pour combler ce fossé entre les deux mondes, Théâtre & monde du travail désire organiser un colloque multidisciplinaire, qui rassemblerait des intervenants des différents mondes [patriciens, experts, etc.] et qui pourrait être l'occasion de représentations théâtrales. Il faut néanmoins réunir les moyens humains et financiers nécessaires à cette organisation, et la plate-forme peut être un lieu pour en parler.

Arnaud THÉVAL

La plate-forme numérique de ressources Culture : Arts/Travail a très certainement un rôle à jouer dans la formation réciproque entre artistes et monde du travail. Il y a notamment un travail de clarification à faire sur le vocabulaire utilisé, car on ne donne pas toujours la même signification aux termes que l'on emploie.

Par ailleurs, on parle beaucoup du monde du travail, du monde de l'entreprise, etc. donnant l'impression que nous vivons dans des mondes séparés. Il faudrait peut-être réinterroger cette question de la séparation pour sortir de cette dichotomie des deux mondes.

Dans cette réunion, il est manifeste que toutes les institutions culturelles et artistiques ne sont pas présentes. Comment pouvons-nous continuer à interroger les paradigmes entre les deux mondes s'ils ne sont pas tous les deux présents ? Pour qu'ils se rapprochent, il faut qu'ils se parlent et donc les réunir.

Intervention de la salle

La dichotomie entre les deux mondes est très gênante. Le théâtre est un monde du travail. En France, la culture, auquel le théâtre participe grandement, rapporte plus d'argent que l'industrie automobile.

Aujourd'hui, la nouvelle loi sur le travail va réduire le nombre d'instances représentatives du personnel. Il va falloir réfléchir à la manière de riposter face à cette évolution et de continuer à proposer des actions culturelles dans les entreprises.

Christine CASTEJON

Association *Etonnants Travailleurs* «*Voyage au coeur de l'activité*»

Je ne suis pas très à l'aise depuis ce matin et j'y vois déjà deux raisons, d'une part aucune femme n'est intervenue à la tribune, et d'autre part la suppression des Comités d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail [CHSCT] n'a pas été mentionnée. Les CHSCT prennent en charge les questions de santé au travail dans les entreprises et sont surtout l'instance qui rassemble les élus qui sont les plus proches du travail réel tel qu'il a été évoqué.

Une jeune enseignante de Toulouse m'a récemment racontée que le ministre de l'Éducation nationale était venu visiter une école primaire de Toulouse à propos de la question du dédoublement des classes. Il a visité une classe de CP dédoublée pour l'apprentissage de la lecture. Or cette enseignante avait reçu un message de l'inspection académique lui annonçant que, pour accueillir le ministre, elle allait être remplacée par la directrice de l'école qui saurait mieux répondre à ses questions. Cette anecdote illustre parfaitement le mépris à l'égard des travailleurs, la bêtise institutionnelle et la curieuse conception du travail de ministre...

Nicolas NAUDÉ

L'absence de femmes à la tribune est choquante effectivement. Sans être évidemment une excuse pour eux, rappelons-nous que les organisateurs n'ont pas toujours choisi les contributeurs mais que ce sont davantage les institutions ou associations en tant que telles qui étaient invitées à contribuer. Certainement n'avons-nous pas été assez convaincant.

S'agissant de la question de la suppression des CHSCT, elle est hélas bien pertinente, de fait le rôle que les CHSCT devraient jouer n'a été évoqué dans aucun des débats. C'est dommageable mais les CHSCT sont tenus éloignées de ces questions. Plus spécifiquement culturelles, elles relèvent, de par la législation, de fait, des prérogatives des comités d'entreprises. Toutefois la loi n'interdit aucune passerelle...

Henri ERRICO

Je suis sensible à la question des CHSCT. Leur disparition est dramatique. Sans eux, il n'y aurait pas eu de procès AZF par exemple. Les élus du CHSCT ne sont pas les seuls à disparaître : il y a aussi les Délégués du personnel [DP] et les élus du CE. Chez STMicroelectronics, la nouvelle loi va faire passer le nombre d'élus de 56 à 26 et ils auront un travail énorme à faire...

Stéphane LEGALL-VILIKER

Je remarque que l'on parle d'un monde du travail qui serait monolithique : en effet, on évoque toujours les salariés, mais jamais le management, le patronat, etc. Il faudrait pourtant sensibiliser aussi les directions à la place de la culture dans l'entreprise. Il serait intéressant que des représentants de directions racontent leurs expériences de résidences artistiques au sein de leur entreprise.

Jean-Pierre BURDIN

Les CHSCT, à quelques rares exceptions près, ne sont jamais réellement sollicités sur les questions de culture. Nous avons trop laissé faire ainsi. J'ai toutefois le très lointain souvenir d'un comité d'entreprise qui avait mené une action artistique interactive autour de la main à l'occasion d'une campagne de prévention d'accidents de travail : la main qui serre, saisit, caresse, cueille... explore,

L'entreprise n'est pas qu'une entité unique : ce sont des services, des personnes qui prennent des responsabilités à certains niveaux, etc. Il n'y a pas que la communication qui tente de faire obstacle à l'entrée artistique dans l'entreprise : beaucoup de services peuvent trouver des raisons de s'opposer à ce qu'un artiste donne à voir lorsqu'on interroge l'activité.

S'agissant de l'avenir de la plate-forme, il est important en effet que toutes les parties prenantes soient présentes et se parlent : les directions, les salariés, les IRP... bref tous les protagonistes du travail avec les chercheurs et les artistes. Il faut discuter ensemble, se disputer sur la façon dont se fait le travail dans l'entreprise. Nos rencontres peuvent effectivement s'organiser autour d'une pratique, d'un événement, etc. Elles peuvent aussi ne pas forcément réunir tout le monde à chaque fois. En tout état de cause, je trouve juste et stimulante la proposition de Nicolas Frize d'ouvrir la plate-forme aux artistes et aux travailleurs. Je trouve même cela incontournable.

Gilbert EDELIN

Le théâtre n'est pas vraiment intéressé par l'entreprise elle-même : lorsqu'il y entre, c'est pour faire du théâtre dans le but d'aider le management à faire passer ses messages. Ce n'est bien entendu pas ce que l'on cherche.

Intervention de la salle

Il existe de nombreux artistes et lieux de spectacle vivant qui s'interrogent sur la question du travail, non pas pour faire passer un message, mais pour une création artistique.

Gilbert EDELIN

Je parlais du théâtre d'entreprise, c'est-à-dire celui que proposent des compagnies spécialisées qui interviennent lors de séminaires pour former les salariés au changement. Ce ne sont pas ces compagnies qui invitent à réfléchir sur le monde du travail, la société et ses évolutions.

Intervention de la salle

D'autres artistes travaillent bien sur la question du travail et de leur création artistique en lien avec le travail.

Au-delà de la question de la formation, celle de l'accompagnement et de la médiation est essentielle : il ne suffit pas de faire venir un artiste dans une entreprise, ou que les entreprises appellent des artistes.

Par ailleurs, d'autres plates-formes existent, telles que « Culture et recherche scientifique » qui est un réseau de lieux culturels et d'universités. De nombreux artistes sont sollicités pour être répertoriés dans des plates-formes dédiées à leur domaine culturel. Un travail entre les différentes plates-formes me paraît donc essentiel pour mutualiser les informations. Il existe aussi des centres ressources, parmi lesquels Artcena [le Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre], le Centre national de la danse, l'lrma [le centre de ressources sur les musiques actuelles], les agences régionales du spectacle, etc. Tous peuvent être sollicités pour participer à nos réflexions.

Au départ, à propos de la plate-forme numérique de ressources Culture : Arts/Travail, je me suis demandé si c'était vraiment de l'art que nous allions faire. Depuis ce matin, je comprends que c'est dans le travail que tout se joue, mais, dans le même temps, il m'a semblé entendre peu de choses sur le travail. J'entends que certaines institutions culturelles sont absentes aujourd'hui, mais, du côté du travail, c'est le vide absolu. Une piste pour l'avenir serait peut-être de mieux comprendre où l'on va, pour poser un cadre de travail. Aujourd'hui, je n'ai entendu parler que des salariés, or il existe plein d'autres formes de travail : l'auto-entreprenariat, l'association dans un Groupement agricole d'exploitation en commun [GAEC], etc. La question de la culture et du travail se pose aussi pour ces personnes.

Nicolas NAUDÉ

Finalement, vous proposez de préciser le champ de notre réflexion en l'élargissant. Aujourd'hui ont été réunies des personnes ayant des postures différentes. Les pistes que vous proposez sont à travailler pour d'autres rencontres, plus précises et plus thématiques, avec des effectifs différents.

Intervention de la salle

Je ne suis pas favorable à l'ouverture de ce type de rencontres aux salariés, etc. Il existe d'autres lieux pour cela, par exemple l'association Étonnants travailleurs. Ici, nous avons la particularité d'être tous acteurs de cette problématique art, culture et travail.

Au cours de cette journée, j'ai constaté que nous avons des attentes différentes. Certains envisagent plus le travailleur comme artiste, d'autres essaient d'apporter l'art et la culture aux travailleurs, d'autres encore sont plus dans une approche de l'art et de la culture comme une médiation autour de la question du travail. Cette diversité est bénéfique. En revanche, la forme de cette rencontre n'est pas forcément adaptée. Une forme d'atelier favoriserait davantage les échanges, en fonction des intérêts des uns et des autres, et les rencontres entre les participants.

[Jean SCHRAM, association *Lumières sur le travail*]

Nicolas NAUDÉ

Effectivement, ces rencontres pourraient être plus resserrées sur telle ou telle thématique. Ensuite, nous voulions que cette première rencontre soit un peu large dans ses approches thématiques pour permettre l'expression d'une diversité de points de vue.

Intervention de la salle

En tant qu'artiste, le lieu dans lequel j'interviens m'est égal. C'est l'humain qui m'intéresse. Je suis donc gênée par la dichotomie qui est faite entre « humain au travail » et « humain hors du travail ». J'ai néanmoins envie d'intervenir dans le monde du travail, car l'humain y est peut-être un peu différent qu'ailleurs. Dans le monde du travail, la hiérarchie et la notion de pouvoir déplacent les individus. Pour moi, entrer dans le monde du travail revient à pénétrer dans un monde cloisonné et hiérarchisé, avec des situations de pouvoirs, des postures interpersonnelles humaines particulières. Je suis déjà intervenue dans des entreprises en tant que chorégraphe et danseuse. La danse est un outil puissant qui raconte énormément de choses, par la voix, la respiration et l'agitation, mais il faut que cet outil soit utilisé à bon escient. J'aimerais parfois pouvoir intervenir auprès des chefs d'entreprise et des personnes qui ont le pouvoir, mais il est très difficile de les approcher. La plate-forme pourrait peut-être m'y aider.

[Nadine BEAULIEU, chorégraphe]

Intervention de la salle

Aux mondes du travail et de l'art et de la culture, je dois pour ma part ajouter celui de la santé... Le monde de la santé est lui-même composé de plusieurs micro-mondes : la direction, les médecins, les infirmiers, etc. Cette constitution de micro-mondes essaie de vivre ensemble et de former une communauté. Depuis 10 ans, nous mettons en place des actions culturelles au CHU avec pour objectif premier de rendre accessible les œuvres artistiques à l'ensemble de la population. Les patients sont ma cible première. À ce titre, le fait de proposer la présence d'artistes dans un hôpital est particulièrement important. Nous menons nos projets dans une logique qualitative et très peu quantitative. Finalement, bien que la cible première soit nos patients, la cible secondaire de nos actions [résidences, performances, ateliers, etc.] est bien l'ensemble des professionnels en situation de travail.

Par ailleurs, nos projets sont soutenus dans le cadre d'appels à projets via le ministère de la santé ou de partenariat avec les collectivités, mais aussi parce que nous menons une politique de mécénat et de recherche de partenaires. Par exemple, « Ensemble. Au-delà des murs » est un projet dans le cadre duquel des salariés de trois PME sont intervenus avec des patients et des soignants, dans des projets artistiques au sein de l'hôpital. La direction a été partie prenante de ce projet, mais elle n'a pas cherché à en faire un outil de management vis-à-vis de ses salariés.

[Caroline QUESSANDIER, déléguée culturelle au CHU Hopitaux de Rouen]

Nicolas MONQUAUT

Après le lancement de la plate-forme numérique de ressources Culture : Arts/Travail, l'objectif est de se questionner sur son développement : les débats d'aujourd'hui ont au moins permis de réfléchir à son avenir. Par ailleurs, la liaison entre les différentes plates-formes est essentielle, mais notre plate-forme est la seule qui traite de l'articulation entre la culture, l'art et le travail. Enfin, l'un des objectifs de la plate-forme est aussi de donner à cette problématique une plus grande visibilité. Travaillons donc ensemble à la développer encore.

Nicolas NAUDÉ

Nous avons retenu vos remarques pour la suite, notamment la volonté des rencontres sous d'autres formats que celui de ce jour. Il est difficile de définir la culture, l'art et le travail, et nous organiserons probablement des rencontres plus thématiques.

Les membres du réseau Culture; Arts / Travail

APSE

PARIS

www.apse-asso.fr

ARCHIVES NATIONALES DU MONDE DU TRAVAIL

ROUBAIX

www.archivesnationales.culture.gouv.fr

ARTRAVAIL-S

BOULOGNE-BILLANCOURT

AUTOUR DU 1ER MAI

TULLE

www.autourdu1ermai.fr

CAISSE CENTRALE D'ACTIVITÉS SOCIALES

MONTREUIL

www.ccas.fr

CENTRE DE CULTURE POPULAIRE (CCP)

SAINT-NAZAIRE

www.ccp-asso.org

CE GE HYDRO DE GRENOBLE

GRENOBLE

CE STMICROELECTRONICS CROLLES

CROLLES

CENTRE D'HISTOIRE DU TRAVAIL

NANTES

www.cht-nantes.org

COOPÉRATIVE DIRE LE TRAVAIL

PARIS

www.direletravail.coop

ENTREPRISE & DÉCOUVERTE

PARIS

www.entrepriseetdecouverte.fr

EPCC TRAVAIL ET CULTURE

SAINT MAURICE L'EXIL

www.travailetculture.com

ÉTONNANTS TRAVAILLEURS

AUBERVILLIERS

www.etonnantstravailleurs.wordpress.com

FILMER LE TRAVAIL

POITIERS

www.filmerletravail.org

LES C.E. TISSENT LA TOILE

GRENOBLE

www.lescetissentlatoile.com

LES MUSIQUES DE LA BOULANGÈRE

PARIS

www.nicolasfrize.net

MÉCÈNES DU SUD

MARSEILLE

www.mecenesdusud.fr

MUSÉE DES ARTS ET MÉTIERS / LE CNAM

PARIS

www.arts-et-metiers.net

NICOLAS FRIZE

PARIS

www.nicolasfrize.net

OPERA E

AJACCIO

www.penserletravail.jimdo.com

OUBIEN

PARIS

TEC/CRIC - TRAVAIL ET CULTURE

ROUBAIX

www.travailetculture.org

THÉÂTRE ET MONDE DU TRAVAIL

PARIS

www.theatreetmondedu travail.over-blog.com

TRÉTEAUX DE FRANCE

AUBERVILLIERS

www.treteauxdefrance.com

Cette rencontre a été
organisée par



www.travailetculture.org



Artravail-s

